

**Napoléon Legendre**

# **Contes et nouvelles**

**BeQ**

**Napoléon Legendre**

1841-1907

# **Contes et nouvelles**

**La Bibliothèque électronique du Québec**

Collection *Littérature québécoise*

Volume 69 : version 2.0

Journaliste et chroniqueur, Napoléon Legendre a aussi publié en 1872-73 un roman-feuilleton d'aventures, *Sabre et scalpel* et en 1898, un roman, *Annibal*, dont l'action a pour cadre les rébellions de 1837 et 1838.

# **Le voyageur**

# I

À quelques lieues en deçà de la frontière des États-Unis, dans le comté de Shefford, se trouve un petit lac aux flots bleus, perdu dans la forêt. Ce lac, ou plutôt cet étang, comme son nom l'indique d'ailleurs, *Roxton Pond*, occupe un espace d'environ trois milles de circonférence, boisé de tous les côtés, et n'a, pour toute issue, qu'une petite rivière, ou mieux un ruisseau qui a conservé son nom sauvage de *Makouke*.

Rien de plus pittoresque, au clair de lune, que cette nappe unie, reflétant dans ses eaux dormantes les sombres bois qui l'entourent.

Aujourd'hui, l'endroit est colonisé ; un petit village s'est élevé à l'embouchure de la petite rivière qui alimente plusieurs manufactures florissantes. La hache infatigable du colon a déjà fait des percées qui laissent apercevoir, çà et là, le miroir du lac. Le bruit commence à se faire

autour de ces solitudes poétiques que le souffle envahissant de l'industrie transformera bientôt en un foyer de fiévreuse activité. À mesure que le village augmente, la nature y perd de ses sauvages beautés, et le caquetage des commères remplace la chanson du chasseur et le bruit de sa pagaie qui seuls éveillaient les échos du lac.

Il y a trente ans, cependant, Roxton Pond était encore une solitude, où trois ou quatre colons seulement, plus hardis que les autres, avaient élevé leur *log house*, au milieu de la forêt. Le printemps, toutefois, cette petite colonie s'augmentait d'une dizaine d'habitants *des bas* qui venaient, au commencement d'avril, passer une quinzaine dans le bois pour faire *les sucres*.

Ce territoire était alors composé, en partie, de lots blancs c'est-à-dire de terres qui étaient censées n'avoir pas de propriétaires, et sur lesquelles le premier venu, pouvait à un moment donné, s'établir, pour exploiter, soit les bois francs, en y faisant du sucre et du sel de potasse, soit les pruchières où les cédrières en y faisant de l'écorce ou des perches. Plusieurs même

s'établissaient définitivement sur un lot blanc, quitte à l'acheter plus tard du propriétaire, si jamais ce dernier se présentait.

Or, en l'année 1846, le nommé Joseph Jean était venu s'établir de bon printemps, sur un de ces lots blancs, dans une petite cabane en troncs d'arbres, bâtie en pleine forêt, à quelques arpents du lac. Jean était un cultivateur ruiné des anciennes paroisses.

Nous avons, Dieu merci, de belles et bonnes qualités, mais nous avons aussi, et malheureusement, de grands et de sérieux défauts. L'un de ces défauts, le principal, est l'entêtement dans la routine, et une horreur inexplicable pour tout ce qui ressemble, de près ou de loin, à une amélioration. « Mon père a fait ainsi, je dois faire de même. » Quand un de nos cultivateurs a lâché cette phrase suprême, c'est son dernier mot, sa raison finale, il n'en revient plus.

Ainsi, vous voyez une foule d'*habitants*, qui, depuis trente, quarante, et même cinquante ans, sèment toujours le même grain dans la même

pièce de terre, et mettent leur mauvaise récolte sur le compte des mauvaises années, quoi que vous puissiez leur dire au contraire. D'autres labourent avec un couteau à la charrue, dans les terrains pierreux, ou feront des planches de six pieds de large, dans les terres élevées et bien égouttées, où des planches de trente pieds leur donneraient moins d'ouvrage et plus de profit. D'autres enfin, au lieu de mettre les pierres de chaque côté du champ et en faire une muraille sèche, ce qui est d'une grande économie sans guère plus d'ouvrage, s'obstineront à les mettre en tas au milieu du champ, et à labourer chaque année autour de cet obstacle grossissant, avec une constance désespérante. Indiquez-leur l'amélioration, tâchez surtout de la leur faire adopter : autant vaudrait leur parler de marcher sur la tête.

Joseph Jean était malheureusement un de ces hommes encroûtés.

Possesseur d'un bien considérable, mais à demi épuisé par une mauvaise culture il avait toujours persisté à suivre la vieille routine ; et la



récolte, de mauvaise qu'elle avait été d'abord, avait fini par devenir à peu près nulle. Comme, cependant, sa femme et ses deux grandes filles, moins routinières que lui, avaient adopté toutes les améliorations survenues dans les robes, les ombrelles et les chapeaux, il arriva ce qui arrive toujours : la chandelle, brûlée par les deux bouts, s'éteignit d'elle-même. Les chapeaux de haute couleur et les jupes à volants, au lieu d'attirer les maris, ouvrirent la porte aux hypothèques. Une fois qu'un cultivateur est réduit à emprunter, généralement, c'est un homme fini.

La terre de Joseph Jean fut vendue. Il prit alors le chemin du bois : triste fin pour les chapeaux à plumes des deux filles Célestina et Adamanta, et pour le superbe *castor* du fils unique Adjutor. Joseph Jean ressentit durement le coup qui le frappait ; mais il refoula les larmes du découragement prêtes à jaillir, et fit bonne contenance en face du malheur.

– Il est pénible, se disait-il, d'être mis dans le chemin à quarante-cinq ans ; mais avec du courage, et surtout avec l'aide de Dieu, je pourrai

peut-être arriver à me tirer d'affaire.

Il y avait six mois qu'il était établi sur son lot, à Roxton Pond, le soir du deux novembre, où nous prenons la liberté de faire pénétrer notre lecteur sous son modeste toit.

Durant l'été, Jean et son fils avaient abattu trois ou quatre arpents de bois et avaient vendu du sel de potasse pour une valeur de quatre dollars.

On ignore peut-être ce qu'était alors cette petite industrie. Le colon choisissait un endroit bien fourni en bois francs. Il en abattait les arbres qu'il réduisait en cendres. C'est avec ces cendres que se fait le sel qu'il fallait aller vendre à neuf milles, et souvent à quinze ou vingt milles de l'endroit, aux commerçants qui en font de la perlasse.

Le colon faisait ce trajet à pied, à travers les bois, avec une auge remplie de sel, sur la tête. Le voyage durait de deux à trois jours et ne rapportait que quelques chelins.

Pendant ce temps, la famille se nourrissait de

fruits et de gibier, l'été ; mais l'hiver, on jeûnait de deux jours l'un, et souvent on n'avait pour toute nourriture qu'une fort vilaine soupe faite avec des bourgeons de liard ou de bois-blanc.

La famille de Jean, cependant, avait été un peu moins à plaindre.

Autour du lac, les fruits et le gibier abondaient, et c'était une ressource précieuse pour les temps de gêne, qui forment la plus grande partie de toute l'année.

Les finances de Joseph Jean, néanmoins, étaient loin d'être prospères, et il voyait s'approcher, avec une certaine anxiété, la rude saison de l'hiver, pendant laquelle les fruits manquent, et la chasse rapporte peu.

Or, le soir du deux novembre, comme nous l'avons dit, la famille était réunie autour du poêle en tôle qui occupait le centre de la maison, et Joseph Jean fumait mélancoliquement sa pipe de terre cuite, pendant que sa femme, assise sur une pile de bois, s'occupait à raccommoder le linge de la maison.

Il était huit heures.

Au dehors, il faisait nuit noire, et une pluie froide, poussée par un vent violent, battait avec fureur contre la porte mal assujettie.

Les grands arbres craquaient sous l'effort de la bourrasque et mêlaient leurs plaintes monotones à tous les bruits sinistres du dehors.

Tout à coup, la porte s'ouvrit, – dans ces modestes demeures, on entre presque toujours sans frapper, – et un homme pénétra dans la maison, en refermant vivement la porte derrière lui.

– Tiens ! c'est Grignon, dit Jean, qui avait relevé sa tête ; entre, mon ami, et viens te réchauffer un peu. Quelles nouvelles ?

Grignon était le plus proche voisin, demeurant à un mille sur la route.

– Il fait un temps de chien, dit-il, en secouant son bonnet tout trempé ; ce n'est pas de refus ; car le poêle s'endure, ce soir.

Il prit une bûche, et s'assit dessus, près du feu.

– Hum ? dit-il, tout en bourrant et allumant la

pipe traditionnelle, des nouvelles, il n'y en a pas beaucoup ; seulement que je voudrais nous voir rendus au mois d'avril ; l'hiver s'annonce dur.

– C'est justement, ce que me disait, tout à l'heure, ma femme Hélène, fit Jean ; il y a bien du pauvre monde qui va souffrir. Encore, si le sel pouvait payer un peu ; mais en hiver, on n'en fait pas beaucoup, et on ne va pas le vendre comme on veut.

– Les deux gars de Michel à Pierre partent de demain en quinze pour les hauts. On dit qu'il va se faire bien du bois, cet hiver, à Bytown, et qu'il y aura de l'argent à gagner.

– Oui, oui ; j'ai entendu parler de ça, dit Jean, pas plus tard qu'hier, par le p'tit Cabana qui a envie d'y aller. Il paraît que les bourgeois veulent faire gros d'ouvrage. On parle de dix piastres par mois, avec la nourriture.

– Les petits Michel m'ont dit douze ; mais dix est déjà beau ; quoique, au fond, c'est rudement gagné. Même que j'étais venu pour vous dire un mot, quoique ma bonne femme soit contre.

– Et elle a bien raison, dit Hélène, en s’approchant ; pour les jeunesses, passe ; mais pour les gens de votre âge, c’est pas un métier.

– Voyons, voyons, la femme, dit Jean, d’un ton doux, c’est pas un plaisir ; mais faut vivre, ça c’est une chose sûre.

– Moi, j’aime mieux plutôt aller travailler dans les factoreries, dit Adamanta.

– Et moi aussi, dit Célestina ; ça fera deux bouches de moins, et on gagne gros par là...

– Pas toujours tant que je vivrai, interrompit Jean. Il en part plus sages qu’il n’en revient. Et puis, d’ailleurs, qu’est-ce que dirait Pitre, s’il te voyait partir pour là-bas ?

Adamanta, à qui s’adressait cette dernière remarque, rougit jusqu’aux yeux et pencha la tête sur son ouvrage.

Les deux hommes se mirent ensuite à l’écart et parlèrent longtemps. La nuit était fort avancée et toute la famille était couchée lorsqu’ils se séparèrent.

Joseph Jean avait été reconduire Grignon

jusqu'en dehors du seuil.

– Ainsi, dit ce dernier, en donnant une poignée de main à Jean, c'est entendu ; quoi qu'en disent les femmes, je puis compter sur tout.

– Tu as ma parole, et tu sais ce que ça vaut.

Grignon s'éloigna en sifflotant, et Jean alla se coucher sur une peau de buffle, près du poêle dans lequel il mit une bûche de hêtre sec.

## II

Quinze jours après, Joseph Jean et Grignon, accompagnés de Pitre et d'Horace, les deux fils de Michel à Pierre, après avoir fait leurs adieux à leurs familles, laissaient Roxton Pond et descendaient, à travers les bois, par la route de pied qui conduisait au Grand-Maska (Saint-Hyacinthe).

Il était neuf heures du matin.

Le temps était froid et sec, et une légère

couche de neige, tombée durant la nuit, couvrait partout le sentier.

Les quatre hommes, portant chacun ses hardes et ses provisions de voyage sur l'épaule, dans un petit sac passé au bout d'un bâton, marchaient allègrement, en causant des chances de leur expédition.

À cause des détours qu'ils devaient faire, ils avaient au moins huit lieues pour se rendre au Grand-Maska, où ils comptaient arriver sur les six heures du soir.

À deux heures ils atteignirent le village de Saint-Pie, qui se trouvait sur leur route.

Ils entrèrent dans une petite auberge pour se reposer un peu et manger un morceau.

Pendant qu'ils prenaient tranquillement leur repas sur un banc, près de l'immense poêle à *deux ponts* qui occupait le centre de la salle, la porte s'ouvrit brusquement pour livrer passage à un nouvel arrivant.

C'était un homme de six pieds, gros et carré en proportion.



Il portait un habillement complet en étoffe du pays, et ses reins étaient serrés par la traditionnelle ceinture fléchée du voyageur canadien. Sa barbe noire, à tous crins et ses cheveux de même couleur, plantés dru et un peu crépus, donnaient à sa physionomie un air dur et même féroce.

Il entra sans cérémonie, déposa son sac et son bâton dans un coin et demanda un verre de rhum, avec l'accent d'un homme accoutumé à se faire obéir.

– Ah ! ah ! du monde *des hauts*, dit-il en avisant nos quatre voyageurs ; bonjour ces m'sieus ! Ma'm Friquet ! cinq verres de rhum, puisqu'il y a des amis ; c'est moi qui régale ; et vous, mes vieux, j'espère que vous ne me ferez pas celle de me brûler la politesse.

– Ça n'est pas de refus, dit Grignon, qui avait déjà voyagé et qui connaissait les usages ; d'autant plus que le pain n'est pas mou comme du pain bénit.

– Et où donc que vous allez, comme ça, mes vieux ? dit l'homme après que les verres furent

vides.

– Dam ! pas mal loin ; on se rend à Bytown.

– Pas possible ! Dans ce cas-là, nous allons faire route ensemble. Avez-vous un bourgeois ?

– Pas encore ; mais il paraît que l'ouvrage ne manque pas.

– C'est égal ; c'est toujours mieux d'avoir son homme d'avance. Voulez-vous travailler pour mon *boss* ?

– Qui ça ? vot'boss.

– Un homme propre, je vous en réponds, aussi vrai que je m'appelle William Lafarge ; ça n'est pas trop dur au pauvre monde, et ça paye comme un Anglais. Tel que vous me voyez, je suis un de ses *foreman* ; et les bons hommes sont bien traités. M'am Friquet me connaît pour un homme qui ne ment pas.

– Je ne dis pas non, dit Grignon ; seulement, il faut que j'en parle avec mes amis et qu'on voye les prix. Et puis, si nous faisons la route ensemble, il y aura toujours moyen de s'arranger.

– À votre aise, dit Lafarge ; pensez-y ; j'aime

les gens qui soignent leurs affaires et qui ne brodent pas leur nom sur un papier, sans voir ce qu'il y a au-dessus.

Une demi-heure après, les cinq hommes reprirent ensemble le chemin du Grand-Maska, où ils arrivèrent sur les sept heures et où ils se couchèrent.

Bref, huit jours après, nos quatre amis entraient dans la petite ville de Bytown, toujours sous la conduite de Lafarge, lequel, en route, les avaient bien et dûment engagés au service de son bourgeois, Jeremiah-John-James Fusting, à raison de douze piastres par mois ; ce qui faisait dire à Grignon qu'il n'y a rien comme un marché fait en marchant.

Que voulez-vous, Grignon passait pour un homme spirituel ; il fallait bien qu'il fît honneur à sa réputation.

Du reste, Lafarge avait été parfait à l'égard de ses recrues ; et, pendant le voyage, sa présence leur avait souvent épargné de sérieux embarras.

Lafarge les conduisit dans une auberge de la

rue Rideau, où, à leur entrée, ils trouvèrent une nombreuse compagnie.

Il était sept heures du soir, et nos gens avaient faim.

Lafarge, après avoir salué l'honnête assistance, s'approcha de l'hôte qu'il semblait connaître depuis longtemps, et demanda à souper pour cinq.

– Le souper n'est pas encore fini, dit l'hôte, passez dans la salle, vous trouverez tout ce qu'il faut.

Lafarge et ses quatre compagnons pénétrèrent dans la salle à manger, qui n'était séparée de la chambre d'entrée que par une porte vitrée, ornée d'un rideau rouge un peu fané.

Après le souper, qui ne fut pas long, mais consciencieusement englouti, nos cinq amis revinrent dans la chambre d'entrée où ils s'établirent sur les bancs, au milieu des groupes pour fumer leurs pipes.

Une épaisse fumée de tabac qui remplissait toute la salle, et la chaleur d'un gros poêle

auraient suffi pour semer une profonde perturbation dans des estomacs moins robustes et moins aguerris que ceux de nos voyageurs.

Sur deux ou trois tables des groupes bruyants jouaient aux cartes, aux dés et à d'autres jeux de hasard.

L'enjeu de la partie, dans tous les cas, était une *traite*, payée par le perdant.

Dans un coin, à cheval sur un banc en chêne, deux voyageurs tiraient au poignet. Immobiles depuis cinq minutes, les deux lutteurs faisaient, chacun de son côté, des efforts surhumains, pour se renverser. Les nerfs violemment tendus craquaient, pendant que deux groupes faisaient des gageures sur le résultat impatientement attendu.

À la fin, l'un des hommes donna un léger coup de faiblesse. Ceux qui avaient parié pour lui devinrent pâles ; un murmure approbateur partit de l'autre groupe :

– Tiens bon, Michel tu l'as !

– Force, force ; disait-on de l'autre côté, il ne

l'a pas encore.

Michel fit un suprême effort. Le poignet de son adversaire craqua et vint s'abattre avec un bruit sec sur la planche du banc. On respira d'un côté ; de l'autre, on soupira. Puis, des hurrahs, poussés par vingt poitrines vigoureuses, proclamèrent le résultat de la lutte. Michel se leva tout radieux, pendant que son adversaire, l'oreille basse, conduisait les parieurs vers le comptoir où la *traite* fut bue avec enthousiasme.

Ce n'était pas la première : les esprits étaient échauffés.

Le nommé Michel, – un gaillard de six pieds, charpenté comme un hercule – ne se souciait pas de cacher la satisfaction que lui causait sa victoire. Les bras relevés au-dessus des coudres, montrant ses muscles durs et saillants, il promenait sur la foule un regard triomphant. Puis, dans un moment d'enthousiasme, après avoir vidé son verre, il asséna sur le comptoir un coup de poing formidable qui fit trembler et tinter toutes les verreries de la buvette.

– C'est moi qui suis le coq, s'écria-t-il ; et il

n'y en a pas pour moi dans tout le chantier. S'il y en a un ici, qu'il se présente ! Il trouvera à qui parler.

Ce défi resta quelque temps sans réponse.

Cependant, dans le coin de la salle où s'étaient réunis nos amis, Grignon semblait activement engagé auprès de Pitre. Il le tirait par le bras.

– Viens donc, fou, lui disait-il ; je gage que tu es meilleur que lui. Essaie toujours ; pour une jeunesse, il n'y a pas d'affront, si on ne bat pas du premier coup.

Pitre se défendait de son mieux, et voulait s'éclipser. Mais déjà les regards avaient été attirés de ce côté, et un groupe se forma autour d'eux. – De quoi, de quoi ? disait-on de toutes parts ; est-ce un *tireur* ?

– Ce n'est pas une mauvaise jeunesse, dit Grignon, et s'il voulait, mes amis, je crois qu'il pourrait donner du fil à retordre à l'autre.

– Ça ! dit Michel qui s'était approché à son tour, ça ! Est-ce que vous croyez que je tire avec les enfants ? Plus souvent il tourna le dos d'un air

dédaigneux, et allait s'éloigner majestueusement, lorsque des récriminations unanimes se firent entendre.

– Essayez ! essayez ! Avance, le *nouveau* ; il faut que tu tires avec Michel. Attendez ! ça ne peut pas finir comme ça !

– Puisque vous y tenez, dit Michel, ce sera vite fait ; avance jeunesse, que je te sèvre, une fois pour toutes ; mais, par exemple, le perdant paiera une ronde double à tout le monde ; ça y est-il ?

– Je la tiens pour Pitre, dit Grignon.

Aux yeux de tous, la lutte était évidemment disproportionnée. Pitre n'avait que dix-neuf ans. Il était loin d'être grand et ses membres étaient plutôt grêles que robustes. Aussi, Michel s'assit-il avec un sourire narquois sur le banc qui venait d'être le théâtre de son premier triomphe.

– Préparez les verres, dit-il, ça va être fait dans un crac !

Cependant, Pitre, poussé par Grignon, s'était rapproché du banc et avait pris place en face de



Michel.

Les deux mains s'étreignirent. Celle de Pitre était presque complètement perdue dans la patte velue de Michel et l'avant bras de ce dernier avait au moins trois bons pouces de plus que son adversaire.

– Y êtes-vous ? dit Grignon ; alors, je compte ; un, deux, trois !

Les muscles se tendirent, les os craquèrent ; mais Pitre demeura immobile. Un frisson parcourut la foule et Michel sentit une chaleur lui passer sous les cheveux.

Les deux lutteurs s'étreignirent en silence, pendant une douzaine de secondes qui parurent autant d'heures.

Personne ne soufflait ; on aurait entendu voler une mouche.

À la fin, un léger mouvement se fit, et le poignet de Michel se mit à incliner sensiblement vers la droite.

Ses yeux devinrent blancs.

Pas un muscle de la figure de Pitre n'avait

bronché.

Tout à coup, cependant, on le vit rougir un peu, comme s'il eût fait un effort. Au même moment, le robuste poing de Michel vint s'abattre avec un bruit sourd sur le banc de chêne. Pitre était vainqueur.

Il y eut un immense cri dans toute la salle :

– Hourrah ! pour le nouveau ; Michel a perdu !

Ce dernier était atterré.

– Attendez un peu, dit-il ; j'ai ce bras-là fatigué. Ce n'est pas du peu ; prenons l'autre main.

– C'est juste, dit un des amis de Michel, prenez la main gauche.

Pitre ne dit pas un mot. Il se mit en position et présenta sa main gauche. Au moment où Michel allait l'étreindre, cependant, il retira sa main :

– Ce n'est pas juste, dit-il.

– Comment ! cria Michel, il a peur, il refuse !  
Et tous les assistants de crier la même chose.

– Ce n'est pas cela, dit-il, mais je suis gaucher.

Pitre était aussi honnête que robuste. Mais Michel s'était trop avancé pour pouvoir reculer.

– Ça ne fait rien, dit-il, je n'ai pas peur d'un gaucher.

Il eut tort : car, cette fois, le résultat ne se fit pas longtemps attendre.

À peine les deux mains s'étaient-elles empoignées que le poing de Michel descendit sur le banc comme s'il y avait été poussé par un ressort.

Cette fois, l'enthousiasme n'eut plus de bornes. On porta Pitre en triomphe jusqu'au comptoir.

Michel se sentit perdu ; cependant, comme il était rusé, il alla tendre la main à Pitre :

– Jeune homme, dit-il, celui qui renverse Michel Béliveau n'est pas un petit garçon ; je ne dis que ça ! Je ne t'en veux pas, d'autant plus que tu m'avais averti, comme une honnête jeunesse. C'est moi qui paye, les amis ; deux rondes pour le nouveau venu !

Ces paroles furent accueillies par un tonnerre

d'applaudissements.

Lorsque les verres furent vides, l'hôte annonça que l'heure du coucher était venue et qu'il allait éteindre les lumières.

La cérémonie ne fut pas longue : chacun s'étendit tout vêtu sur le plancher, dans le meilleur endroit qu'il put trouver.

Au moment où Pitre allait s'endormir, il se sentit tirer pas la manche.

– Mon gars, lui dit une voix qu'il reconnut pour celle de Michel, tu te souviendras de moi, je ne te dis que ça.

Pitre venait de se faire, sans le vouloir, un ennemi mortel.

### III

Quinze jours après cette soirée, nos quatre amis étaient dans la forêt, bûchant et équarrissant le bois, sous la conduite de William Lafarge.

L'ouvrage était rude et incessant ; mais le camp était bien pourvu ; la nourriture était bonne, et la gaieté, cette bonne gaieté canadienne, soutenait les courages et faisait prendre la fatigue en patience.

Le soir, après le repas, les travailleurs se réunissaient par groupes, dans la cabane, autour d'un feu réjouissant. Les pipes s'allumaient ; puis les chansons, les contes de fées et les histoires de *revenants* allaient leur train.

Il y avait les beaux *conteux* et les beaux *chanteux* ; on se les disputait dans les *camps*.

Notre ami Pitre, à part la réputation de fort-à-bras qu'il s'était acquise par sa victoire sur Béliveau, avait en outre, la renommée d'un brillant chanteur de *complaintes*. C'est-à-dire qu'il pouvait crier, de la voix la plus haute et la plus forte, le plus grand nombre de couplets.

Depuis la fameuse soirée de la rue Rideau il n'avait pas revu Michel, qui travaillait dans un camp plus éloigné. Il avait presque complètement, d'ailleurs, oublié les menaces de ce dernier.

Un soir, cependant, comme il s'étendait sur son lit, il sentit quelque chose de dur sous les branches de sapin qui lui servaient de matelas.

En cherchant avec sa main, il découvrit que c'était une hache.

– Diable ! se dit-il, qu'est-ce que ça veut dire ?

Il allait éveiller Grignon, pour l'interroger à ce sujet, lorsque la porte de la cabane s'ouvrit pour livrer passage à Lafarge, Michel et un autre homme.

– Nous le tenons ! s'écria Michel en sautant sur la hache et s'en emparant. Voilà le voleur ! c'est ma propre hache, vrai comme vous êtes tous là.

Pitre avait l'air tout décontenancé.

– Mon garçon, lui dit Lafarge, d'une voix sévère, je n'aurais pas cru cela de vous. Ça va faire du dommage à tout votre monde.

– Comment ! Qu'est-ce qu'il y a donc ! s'écria Grignon que le bruit avait éveillé.

– Il y a, dit Michel, que votre Pitre est un voleur.

– Voleur ! moi ! cria Pitre en pâlisant ; voleur de quoi ?

– Il est inutile de nier, mon pauvre garçon, dit Lafarge ; la hache de Béliveau a été volée hier au chantier voisin. Il a vu quelqu'un qui vous ressemblait se sauver hier soir derrière sa cabane, et aujourd'hui nous trouvons la hache entre vos mains.

– Il me semble que c'est assez clair, insinua Michel.

Pitre était véritablement hébété.

– Mais parle donc ! lui dit Grignon.

– Qu'est-ce que vous voulez que je dise, répond Pitre. Tout à l'heure en me couchant, j'ai trouvé cette hache sous les branches de sapin ; c'est tout.

– Oui, oui, dit Michel, des histoires ; la hache ne s'est pas transportée là toute seule. On connaît son homme ; et ce n'est pas la première fois que je trouve du louche. Moi, d'abord, si ce gars-là ne s'en va pas, je ne travaille plus ici. Il y a d'autres bourgeois, Dieu merci, qui emploient des

honnêtes gens. J'en parlerai à M. Fusting.

Pitre dit tout ce qu'il put pour se défendre. Malheureusement, les circonstances étaient contre lui, et Michel jurait ses grands dieux qu'il parlerait au *boss* et qu'il s'en irait si le voleur n'était pas chassé.

Lafarge ne savait plus que faire.

À la fin, Grignon prit la parole :

– Il doit y avoir quelque vilain tour là-dessous, dit-il ; je suis sûr que Pitre est un honnête homme. Cela pourra s'expliquer plus tard, peut-être ; mais, pour le moment, les apparences sont contre lui. Nous ne voulons pas causer de troubles : puisque cela gêne, nous allons nous en aller.

Lafarge dressa l'oreille. Michel était un bon bûcheur ; mais les quatre autres, et Pitre surtout, le valaient bien.

– Ce n'est pas une raison, dit-il, pour que tout le monde s'en aille, et peut-être pourrions-nous arranger l'affaire...

– Non, dit Grignon ; on n'a pas coutume de



nous prendre pour des voleurs ; et, après cela, on nous regarderait de travers ; ce n'est pas une vie : changeons de place.

Michel eut peut-être un remords. Peut-être, aussi, ce qui est plus probable, craignit-il que Lafarge ne le sacrifiât aux quatre autres :

– C'est bon, dit-il ; puisque ça va si loin, n'en parlons plus. Après tout c'est peut-être un tour. Mais que ça n'arrive plus !

Il fut entendu que l'affaire en resterait là et ne serait pas ébruitée.

Le lendemain l'ouvrage fut repris comme à l'ordinaire.

Personne ne souffla mot à Pitre de son aventure. Mais plusieurs fois il surprit des regards drôles, ou quelques allusions détournées qui lui firent croire que, si Michel n'avait pas conté la chose, il avait du moins fait quelques insinuations à ce sujet.

Pitre pensa toutefois, et ce fut aussi l'avis de Grignon, qu'il valait mieux n'y pas faire attention et laisser au temps le soin ou d'éclairer l'affaire

ou de la faire oublier complètement.

Le temps des fêtes approchait. C'est l'époque où le voyageur, éloigné de sa femme, ressent plus vivement les ennuis de son exil. Il pense aux siens, que son absence attriste également, de leur côté ; il songe aux douceurs du foyer domestique, à ces bonnes veillées de familles et de voisins, que le caractère gai et sympathique du Canadien rend si pleines de charmes. La Noël, le jour de l'an, les Rois ! Voilà autant de fêtes que nos compatriotes chérissent et dont ils cultivent les bonnes traditions avec un soin religieux.

Aussi nos voyageurs, éloignés de leur hameau, tâchent-ils dans la forêt de se refaire les douces émotions du foyer.

On se réunit dans le chantier ; on organise des soirées, où les longues heures de l'hiver passent rapides sous le charme d'un chanteur de complaintes ou d'un conteur à l'imagination féconde et fantastique. Plusieurs de nos meilleures chansons canadiennes ont eu leur origine dans ces primitives réunions.

Quelquefois aussi, il se trouve, parmi les

voyageurs, un *jouar* de violon ou de fifre. Alors la danse se met de la partie et le musicien racle son instrument ou souffle dans son fifre jusqu'à l'aurore, avec un tapage des pieds dont la vigueur et la durée sont un véritable mystère des muscles fécoraux [*sic*]. Dans bien des cas même, à défaut d'instrument, le *tambourinage* des pieds seul conduit la danse, avec de temps en temps un étrange accompagnement de la voix qui rappelle les anciennes sérénades des sauvages. Il a, toutefois, un ton plus vif et plus léger. C'est ce qu'on appelle, dans le langage populaire, un *bal à gueule*. Il y a des hommes, et surtout des femmes qui peuvent ainsi turlutter, en sabotant le plancher, toute la nuit durant, sans apparence de fatigue. Souvent on turlutte à deux, et même à trois. C'est alors que le bal à gueule est le maximum de l'enivrement et touche presque au vertige. On a vu plusieurs fois, vers la fin de la soirée, ou plutôt vers le commencement de la matinée, toute une horde de danseurs enthousiasmés se mettre aussi à turlutter en *battant à quatre*, et les *jouars*, poussés comme par un ressort, entrer eux-mêmes en danse avec

une énergie incroyable, c'est alors une ronde extravagante, fantastique, impossible dans son ensemble et dans ses détails. La poussière et la chaleur agissant, les habits tombent, les chapeaux et les bottes volent dans les coins, pendant que les danseurs, avec seulement leur chemise et leur pantalon décrivent les courbes et exécutent les sauts les plus ébouriffants qui ne se terminent que par l'épuisement complet des figurants.

Notre ami Pitre, à part sa réputation de chanteur, passait pour avoir un talent de *turluteux* très sortable.

Le veille de Noël, il y avait réunion dans la plus grande cabane de chaque chantier. Pitre avait été mis en réquisition pour trois endroits différents ; mais l'honneur de sa présence était naturellement réservé au chantier de Lafarge, où il travaillait et qui comptait quarante-cinq hommes tous alertes et pas du tout difficiles à mettre en jeu. À sept heures, tout le monde était réuni. Les pipes furent allumées, et une cruche de whisky, due à la munificence de Lafarge, fit le tour de l'assemblée en matière de préambule.

Puis, une complainte fut demandée à Pitre par l'unanimité des voix. Il ne se fit pas prier. C'est un détail sur lequel j'appelle l'attention de mes lectrices, si ce sexe charmant me fait l'honneur de me lire. Plusieurs de mes lecteurs en pourraient peut-être également faire leur compte.

Pitre entonna donc, sur un très haut ténor, la fameuse complainte :

*Dans un jardin planté de fleurs*

*Dieu créa l'homme à son image*

Le premier couplet s'acheva sans encombre, et reçut une salve d'applaudissements. Pitre, excité par ces bravos, prit le second sur un ton d'une élévation vertigineuse, qui fit frissonner les assistants. Il est présumable, néanmoins, vu la puissance de son gosier, qu'il serait arrivé à la fin sans *fioler*, lorsque, soudainement, au milieu du couplet, il lui prit un éternuement opiniâtre doublé d'une toux violente qui l'arrêta court. Le plus étrange est que toute l'assistance se mit à

l'accompagner. La toux et l'éternuement devinrent universels. Il ne fut pas difficile d'en découvrir la cause, aux pétilllements qui se firent entendre sur le poêle que l'on avait relégué, pour la circonstance, près d'une fenêtre, à l'extrémité de la cabane. Mais il fut impossible de trouver le plaisant qui avait joué ce tour pendable. Seulement, en approchant de la fenêtre on s'aperçut qu'elle était légèrement entr'ouverte, et l'on vit comme l'ombre d'un homme disparaître entre les souches, au bout du chantier.

Lafarge ôta immédiatement le poivre qui rôtiissait encore sur le poêle et l'on fut obligé d'ouvrir partout pour renouveler l'air.

Pitre ne fut que médiocrement peiné de cet échec : il n'était pas vain du tout. Mais Grignon s'en montra vexé outre mesure, d'autant plus que, dans son esprit, il reportait sûrement le plan et l'exécution de ce tour à leur ennemi commun Michel Béliveau.

Au bout d'une demi-heure, néanmoins, l'incident était complètement oublié. Mais Pitre ne put pas recouvrer sa voix, même pour turlutter,

et l'on fut obligé de danser avec la musique des pieds seulement. Ce qui n'empêcha pas la soirée de se prolonger jusqu'au grand jour.

Le lendemain de Noël, au matin, lorsque Pitre voulu mettre ses bottes, il s'aperçut qu'elles étaient pleines d'eau.

Décidément, l'ennemi s'affirmait. Jusqu'après les Rois, il y eut plusieurs veillées ; on se visitait d'un chantier à l'autre. Mais il est remarquable que partout où Pitre se trouvait, il se jouait quelque tour à ses dépens. La chose fut poussée à un tel point qu'il en fut véritablement affecté. On commençait d'ailleurs à éviter de le demander, car sa présence donnait invariablement lieu à des aventures désagréables pour tout le monde.

Grignon enrageait : mais que faire contre un ennemi qui, bien que connu, était véritablement introuvable ? Mieux valait se résigner : c'est ce que firent nos amis.

William Lafarge, d'ailleurs, était plein de complaisance pour eux, et tâchait, par ses bons traitements, de leur faire oublier ces petits déboires.

Enfin, la saison se passa.

Au printemps, dès que les rivières furent libres, les *cageux* commencèrent à descendre.

Nos quatre compagnons partirent sur une cage de bois, avec, chacun, une jolie somme en poche.

C'est une rude chose que la descente des bois, à travers les remous et les rapides de l'Ottawa et du Saint-Laurent. Dans les endroits difficiles tous les hommes sont mis en réquisition et les longues rames qui dirigent la cage battent l'eau sans relâche. Plus d'un *voyageur*, emporté par la vague, tombe dans un remous et y perd la vie. Nos quatre amis arrivèrent cependant sains et saufs à Montréal, où ils furent définitivement *déchargés*.

Après avoir passé une journée à visiter et à admirer cette grande métropole du commerce bas-canadien, ils reprirent en toute hâte le chemin de leurs foyers.



## IV

C'était par une soirée pluvieuse du mois de mai.

Grignon, Joseph Jean, et les deux fils de Michel à Pierre, lourdement chargés de provisions et de *présents* qu'ils avaient achetés à la ville, cheminaient dans la boue et sous la pluie à travers le sentier qui monte du Coteau-Rouge à Roxton Pond.

Ils avaient encore quatre bons milles pour arriver à destination ; mais, malgré leur fatigue, la pensée de *la maison* leur donnait des forces et ils marchaient d'un pas rapide.

Enfin, vers dix heures du soir, Joseph Jean arriva au seuil de sa maison, avec ses trois compagnons.

Tout semblait dormir, à l'intérieur. Il souleva la clenche de la porte et ils entrèrent.

Madame Jean, son fils et ses deux filles se

réveillèrent en sursaut. Mais la peur fut bientôt passée et ce furent des joies, des embrassades à n'en plus finir.

La chandelle avait été allumée.

Au milieu des accolades générales, Pitre s'approcha d'Adamanta, lui jeta sournoisement sur le cou un beau collier de perles bleues qu'il avait acheté à son intention et attendit l'effet.

Adamanta le regarda froidement, prit le collier, le jeta par terre et détourna la tête.

Une flèche empoisonnée traversa le cœur de Pitre. Il eut froid jusque dans les cheveux.

– Ah ! dit-il, je n'aurais pas dû partir.

Grignon parut tout étonné.

– Voyons, demanda-t-il, qu'est-ce qu'il y a ?

Adamanta l'entraîna dans un coin.

– Il y a, dit-elle, que Pitre a volé, voyez plutôt !

Et elle tendit à Grignon un morceau de papier tout froissé où ce dernier put déchiffrer, en substance, l'histoire de la hache.

– Ce n'est que cela ? dit-il ; dans ce cas, tu peux embrasser Pitre et prendre son collier. Cette lettre est une nouvelle *mauvaiseté* de Michel Béliveau qui est fieffé coquin. Brûle-moi ça ; je répons de Pitre.

Adamanta ne demandait pas mieux que de croire. Les préliminaires de la paix furent arrêtés. Nous ne savons pas si Pitre put définitivement se blanchir au *parfait* ; mais tout ce que nous pouvons dire, c'est que, un mois après, l'existence d'Adamanta était attachée à celle de Pitre par un lien plus durable que le collier de perles bleues.

\* \* \*

Joseph Jean est mort depuis longtemps et Célestina, malgré qu'elle en fit, a coiffé la sainte Catherine, en dépit de ses atours remarquables. Mais Pitre est encore l'un des cultivateurs les plus aisés de Milton où il a pris une terre nouvelle et où Adamanta trouve déjà la maison trop petite

pour loger sa nombreuse lignée.

Malgré son âge avancé, il est encore robuste, et il ne craindrait pas, dit-il, de se mesurer encore avec Michel Béliveau, si, toutefois, ce coquin n'a pas péri de malemort, comme il a dû le mériter cent fois.

# **Les vingt sous de Gabrielle**

On était à la fin de juin. L'été dans sa beauté féconde régnait sur la nature et répandait dans les airs ses senteurs parfumées. Toutes les fenêtres de la maison étaient ouvertes et à travers les plantes grimpantes qui s'élevaient déjà presque à mi-hauteur, les bouffées d'air pur et les rayons du soleil se jouaient librement. Dans le jardin, tout à côté, les oiseaux chantaient ou poursuivaient les insectes que leur bruissement trahissait dans l'herbe et sous les feuilles. On sentait partout cette exubérance de vie, cette sève vigoureuse que le soleil répand sur son passage. À deux pas, le ruisseau murmurait doucement sur son lit de cailloux mousseux, jusqu'à l'endroit où un barrage formait un lac en miniature dans lequel les canards barbotaient en nasillant.

Dans la maison, la petite Gabrielle, assise sur un coussinet aux pieds de sa maman, déplaçait gravement le linge de sa poupée pour voir si, quelque part, il y avait des reprises à faire. La poupée avait été bien soignée, car, après le plus

minutieux examen, il fut constaté qu'il n'y avait pas le moindre petit accroc.

Le linge fut replacé dans les petits tiroirs, puis Gabrielle se mit en frais de compter l'argent de sa banque.

Il n'y avait pas bien longtemps qu'elle possédait cette mignonne boîte en fer, moins grande qu'un sucrier ; il y avait tout au plus cinq semaines. Et cependant, après avoir ouvert le couvercle et vidé le contenu de la banque sur le tapis, Gabrielle put compter jusqu'à vingt sous.

Vingt sous ! dont six tout neufs et presque aussi beaux que des pièces d'or !

– Petite mère, vois donc comme je suis riche ! Qu'est-ce que je pourrais bien faire avec vingt sous ?

– Bien des choses, mon enfant.

– Voyons ; je pourrais acheter un voile neuf ou des gants pour ma poupée, une corde à danser, un cerceau, un cerf-volant, du sucre, des pommes, et tant d'autres choses encore !... Mon Dieu que c'est ennuyeux de ne pas savoir quoi

choisir !

– Il y a encore bien des choses, cependant, auxquelles tu n’as pas pensé et que tu pourrais acheter avec tes vingt sous. Tout à l’heure, quand le soleil aura baissé un peu, en faisant notre promenade, nous entrerons dans la ville, et tu verras combien de choses tu as oubliées.

– Pourquoi ne pas sortir de suite, petite mère ? Il ne fait pas très chaud.

– Tu ne ressens pas la chaleur ici, ma chérie, parce que tu es à l’ombre, et que les arbres du jardin et le ruisseau répandent une certaine fraîcheur ; mais si tu te trouvais sur la rue, exposée au soleil et à la poussière, tu verrais que j’ai raison.

Gabrielle ne manqua pas de laisser paraître sur sa figure une pointe de mécontentement ; cependant, comme elle avait bon cœur et qu’elle aimait bien sa maman, elle ne dit rien et se contenta de soupirer en regardant l’aiguille de la pendule qui n’en avança pas plus vite.

Je connais bien des petites filles de six ans qui



ne se seraient pas montrées aussi réservées, et qui auraient témoigné leur impatience en frappant du pied ou en froissant leur mouchoir et leur tablier.

Car Gabrielle n'avait que six ans.

C'était une jolie petite fille, bien fraîche, bien rose, un peu bruyante, mais, en somme, pleine de bons sentiments. Elle faisait quelquefois, souvent même, des étourderies, – que les grandes personnes qui sont sans péché sous ce rapport lui jettent la première pierre, – mais elle revenait bien vite de sa faute et ne gardait pas rancune à ceux qui l'en corrigeaient.

Vous l'excuserez donc, n'est-ce pas ? même lorsque je vous aurai dit qu'elle regardait souvent à la pendule tentée d'aller pousser sur l'aiguille pour la forcer de marcher un peu plus vite.

Ses vingt sous lui trottaient par la tête en compagnie de toutes les belles choses qu'ils pouvaient lui procurer.

Il y avait très longtemps, à son avis du moins, qu'elle voyageait de la pendule à la croisée pour voir si le soleil ne baissait point, et de la croisée à

la pendule, pour voir si l'aiguille avait fait beaucoup de chemin, lorsque sa maman regarda au dehors, roula son tricot et y piqua son aiguille à tricoter, mouvement qui signifie toujours la suspension du travail.

Gabrielle se leva en battant des mains, et un petit quart d'heure après, elle trotta à côté de sa mère sur le chemin de la ville.

Il était cinq heures et on devait prendre papa à six heures en passant par son étude ; c'était donc toute une heure pour voir à dépenser les vingt sous que Gabrielle portait soigneusement empilés dans une jolie petite bourse pendue coquettement à son bras.

Je ne vous parlerai pas des incidents du voyage jusqu'à la ville qui n'était éloignée, au reste, que d'un demi-mille environ.

Gabrielle ne pensa pas à courir après les papillons et les insectes dorés, comme c'était son habitude ; elle ne voyait que ses emplettes et avait hâte de faire son choix.

Enfin on arrive devant la première boutique,

tenue par une marchande de jouets.

Il y en avait de toutes sortes, dans la vitrine, sur le comptoir, au fond des tablettes et jusque sur la rue. Tout cela était fardé de couleurs brillantes. Il y avait des ânes, des moutons, des vaches couvertes de vrai poil, des toupies-caméléons, des poupées parlantes, des billes, des tambours et autres instruments de tapage ; enfin une foule de ces choses qui grisent les enfants et qui embarrassent tant, par leur nombre et leur variété, les acheteurs d'étrennes, la veille du jour de l'an.

Gabrielle ouvrait les yeux dans une proportion démesurée ; elle songeait au bonheur de la petite fille de la marchande, qui se tenait près du comptoir et qui pouvait jouir à la fois de toutes ces richesses merveilleuses.

La maman marchanda beaucoup d'objets ; mais Gabrielle ne pouvait parvenir à arrêter son choix. Elle commençait à s'apercevoir, d'ailleurs, que vingt sous ne sont pas une fortune aussi considérable qu'un petit peuple le pense. Un chat blanc, entre mille, avait presque gagné son cœur,

mais resta néanmoins sur sa tablette : car il coûtait vingt-cinq sous et la maman aurait été obligée de suppléer les cinq sous qui manquaient.

Bref, on sortit de là les mains vides, mais la bourse encore intacte, pour essayer ailleurs.

Le marchand d'images et de livres enluminés, les petites échoppes établies sur la place du marché, les fruitiers, les fleuristes, tout cela fut visité, examiné ; cependant les vingt sous restaient encore au fond de leur bourse.

À la fin, Gabrielle émit une opinion qui lui parut très acceptable :

– Si nous allions, dit-elle, chez le confiseur ?

Elle rougit légèrement, néanmoins, en formulant cette demande. Cela sentait un peu la gourmandise : dépenser vingt sous en brioches et en sucre candi, ce n'est pas très recommandable pour une petite fille de six ans.

– Nous n'aurons pas besoin de dépenser les vingt sous jusqu'au dernier, ajouta-t-elle en forme de réparation.

La mère, sans le laisser trop paraître, fut

heureuse de cette restriction.

– Comme tu voudras, dit-elle ; allons chez le confiseur.

En se rendant à ce dernier endroit, elles passèrent devant la boutique du boulanger.

En face de la vitrine, les coudes appuyés sur l'allège en pierre, deux petits enfants se tenaient les yeux avidement fixés sur les belles brioches toutes fraîches étalées sur les tablettes.

L'un des enfants paraissait avoir au plus six ans, l'autre en avait à peine trois. Ils étaient maigres, pâles, pieds-nus et portaient des vêtements rapiécetés au point de faire rire s'ils n'avaient pas de suite fait pleurer.

La mère de Gabrielle ne put s'empêcher de s'arrêter pour regarder ces deux petits infortunés.

Les gens qui n'ont point d'enfants passent peut-être indifférents à côté de l'enfance malheureuse. Mais un père et une mère peuvent rarement contempler d'un œil sec ce spectacle de la faiblesse en proie à la misère et au dénuement. Il leur fait faire un retour sur eux-mêmes et

appelle dans leur esprit cette pensée que peut-être un jour, – il y en a tant d'exemples ! – leurs enfants seront, eux aussi, exposés sur la rue à la dureté des passants, souffriront la faim et la soif et, ce qui est encore plus triste, les éclaboussures du vice qui passe fièrement en carrosse à quatre chevaux.

La petite Gabrielle s'était aussi arrêtée avec sa maman. Elle regarda pendant quelque temps les petits infortunés.

– Vois donc, maman, dit-elle, tout-à-coup, le petit pleure, qu'est-ce qu'il peut avoir ?

La maman essuya une larme qui tremblait au bord de sa paupière.

– Il a faim, dit-elle, et il demande à son frère de lui acheter un morceau de pain.

– Eh ! bien, il est donc méchant, le frère ; pourquoi ne va-t-il pas lui chercher une brioche ?

– Ma chérie, il n'a peut-être pas d'argent ; allons voir.

Elles s'approchèrent toutes deux, et la mère de Gabrielle interrogea l'aîné des enfants.

C'était une de ces misères comme on en voit si souvent. La mère était veuve et malade ; les enfants n'avaient pas mangé depuis la veille et le pauvre petit qui ne comprenait que sa faim, pleurait parce que son frère ne lui donnait pas le morceau de pain que la boulangère avait déjà refusé.

Gabrielle n'attendit pas la fin de l'histoire. N'écoutant que son cœur elle prit sa petite bourse avec les vingt sous et la mit dans la main du petit garçon en lui disant à l'oreille :

– Va acheter les plus belles brioches, entends-tu ?

Elle avait à peine dit ces paroles qu'elle se sentit enlever par deux bras vigoureux et enlacée par quelqu'un qui la couvrit de baisers.

Six heures étaient passées, et son père, en revenant de son étude, avait été témoin muet de sa bonne action.

– Comme j'ai bien fait, dit-elle en revenant, de ne pas acheter le chat blanc de la marchande de joujoux ! Ces pauvres petits n'auraient peut-être

pas soupé ! Et, d'ailleurs, je ne sais pas pourquoi, mais je me sens le cœur bien plus gai.

– C'est toujours comme cela, ma fille, quand on a fait une bonne action, dit le papa. Le bon Dieu donne le remords à ceux qui font mal et la satisfaction du cœur à ceux qui font bien, sans compter que souvent il les récompense encore d'une autre manière.

Et c'était bien vrai, puisque le lendemain, à son réveil, Gabrielle trouva le chat blanc à côté de son oreiller.



**Monsieur Saint-Georges**

Monsieur Saint-Georges avait sept ans. C'était déjà un personnage, orné de beaucoup de qualités, mais ne manquant pas de petits défauts.

On lui reprochait surtout de trop parler, et de se mêler d'une foule de choses qui ne le regardaient pas le moins du monde.

– Tu verras, lui disait sa maman, – car Saint-Georges était assez avancé pour saisir un raisonnement et comprendre une remontrance, – tu verras que cela te jouera quelque mauvais tour. Un enfant bien élevé ne doit jamais se mêler aux conversations des grandes personnes, et surtout ne jamais interrompre ceux qui parlent. À table, il ne faut pas qu'il babille tout bas ou qu'il crie, il doit se contenter de répondre lorsqu'on l'interroge.

Le petit garçon se promettait bien de tenir compte de ces avertissements, et de ne plus rien dire du tout ; mais, à la première occasion, le naturel, chassé pour un moment, revenait au

galop.

Il avait surtout l'habitude de questionner, en tout temps, en tout lieu, et sur toute espèce de choses. Lorsqu'une question lui venait sur les lèvres, rien ne pouvait plus la retenir.

Sans doute, il n'est pas défendu aux enfants de demander des renseignements ou des explications sur ce qu'ils voient ; au contraire, c'est une excellente chose, et les parents doivent toujours avoir à cœur de satisfaire cette ambition bien naturelle d'apprendre et de s'instruire. Mais il y a loin d'un désir légitime à cette curiosité indiscreète qui veut tout savoir, qui fait des questions à tort et à travers, et qui passe à une demande nouvelle sans même comprendre la réponse qu'on vient de donner.

Souvent, à l'école, – car notre héros allait à l'école, – il s'était fait réprimander sur cette mauvaise habitude, et ses camarades l'avaient vu plus d'une fois assis sur le banc des incorrigibles.

Or, un jour, des ouvriers étaient occupés à réparer l'extérieur de l'église, et Saint-Georges, pour se rendre à l'école, passait tout près des

échafaudages que l'on avait dressés contre les murs.

Il vit un maçon arrivé presque tout au haut d'une longue échelle, et portant sur son épaule une espèce d'auget triangulaire, soutenu en équilibre, au moyen d'un gros manche. L'auget paraissait très lourd, à en juger du moins par la lenteur avec laquelle l'homme montait chaque échelon.

Que pouvait vouloir dire cette auge, et de quoi était-elle chargée ? Voilà ce qui intriguait fort notre héros, et il ne pouvait se résoudre à quitter la place sans avoir le mot de l'énigme.

Aussi, prenant sa voix la plus forte et la plus aiguë, se mit-il à crier : – Hé ! le monsieur ! l'homme ! Qu'est-ce que tu portes donc dans ton auge ?

Le maçon, surpris par cette voix perçante qui criait d'en bas, se retourna, craignant qu'il ne fût arrivé quelque accident.

Malheureusement, en faisant ce mouvement, il perdit l'équilibre et tomba lourdement par terre

avec sa charge de mortier.

L'échafaud avait plus de trente pieds de hauteur.

On releva l'homme évanoui et on le transporta chez lui, à l'aide d'un brancard garni d'un matelas.

Quand à Saint-Georges, en voyant tomber le maçon, il était devenu affreusement pâle, puis, à son tour, il avait perdu connaissance.

Lorsqu'il revint à lui, il était couché dans le grand lit de la chambre bleue, réservée aux étrangers ; auprès de lui se tenaient son papa et sa maman, et un grand monsieur tout habillé de noir, qu'il reconnut pour le médecin de la famille.

Il avait donc été malade ?

Il avait eu la fièvre et le délire durant trois jours et trois nuits. Tout ce temps-là, son papa et sa maman avaient veillé à tour de rôle auprès de lui, en guettant avec la plus grande anxiété le moment de la crise que le médecin avait annoncée pour ce jour-là.

Maintenant, il n'était pas encore guéri, mais il

était sauvé ; la crise avait été heureuse et le médecin répondait de son malade.

Enfin, au bout de huit longs jours, le pauvre petit put quitter le lit et se promener un peu dans le jardin.

Jusque-là, personne ne lui avait encore parlé de la cause de cette maladie et lui-même n'avait pas eu le temps d'y penser ; mais quand il fut à peu près rétabli, la mémoire lui revint et il revit en souvenir tout ce qui s'était passé et que nous avons raconté plus haut.

Puis, à mesure que les faits s'établissaient dans son esprit, il se prit à songer que c'était lui qui avait été cause de la chute du maçon. Et si, rien qu'à voir tomber quelqu'un, lui-même avait été si malade, qu'avait donc dû endurer le pauvre homme en tombant de si haut ?

Qui sait ? il était peut-être mort sur le coup !

À cette pensée, Saint-Georges se sentit frémir de la tête aux pieds et il courut vite se jeter dans les bras de sa maman qui cousait à l'autre bout de la chambre.

– Maman, maman, est-ce qu'il est mort l'homme ?

– Non, petit, répondit la maman qui comprit de suite ce qu'il voulait dire, il n'est pas mort, mais il a été bien près de sa fin. Il n'en a pas été quitte à aussi bon marché que toi ; il est encore au lit et il ne pourra travailler de sitôt.

« Si tu es assez bien, demain, nous irons le voir ; il a un petit garçon de ton âge à peu près, qui a eu bien du chagrin en voyant son père si malade.

– Oh ! oui, maman, nous irons le voir, j'ai si grande hâte de savoir s'il n'est pas fâché contre moi ; et pourtant je t'assure que ce n'était pas ma faute ; si j'avais su que le maçon dût tomber, bien sûr, je n'aurais pas crié.

– Si tu avais écouté ton papa et ta maman, qui t'ont répété tant de fois qu'un enfant doit se contenter de répondre poliment, lorsqu'on lui parle, et ne pas questionner les gens à tout propos, tu vois ce que tu aurais évité.

– Ah ! c'est bien vrai ; aussi je te promets que

je ne le ferai plus, jamais, jamais !

Le lendemain, après le dîner, Saint-Georges et sa maman allèrent voir le malade.

La famille, composée du père, de la mère et de trois enfants, occupait trois chambres d'un petit rez-de-chaussée situé au fond d'une cour.

Tout était pauvre et usé, mais bien en ordre et extrêmement propre.

Lorsque la maman de Saint-Georges entra, la manière dont on l'accueillit aurait fait voir de suite à un observateur que ce n'était pas la première fois qu'elle franchissait la porte de l'humble logis.

Le malade tourna vers elle des regards pleins de reconnaissance.

– C'est donc le petit qui a été si malade ? dit-il en voyant Saint-Georges ; Dieu a exaucé nos prières et le voilà guéri : ah ! nous en sommes bien heureux !

Saint-Georges se sentait tout confus en songeant, – car, malgré sa jeunesse, il faisait cette réflexion, – que lui, la cause de l'accident, n'avait



jamais pensé à prier Dieu pour le maçon, tandis que celui-ci, victime de l'inconséquence d'un enfant, avait poussé la générosité jusqu'à appeler sur cet enfant même la protection du Ciel.

Il ne dit rien, cependant, car il était trop ému pour parler, et d'ailleurs, il savait bien, — l'expérience enseigne beaucoup de choses, — qu'il n'eût pas été convenable pour lui de rompre le silence dans une pareille occasion.

La maman s'informa du malade avec beaucoup de sollicitude, et elle apprit avec plaisir que son état s'améliorait sensiblement.

Pendant que sa maman parlait, Saint-Georges vit les trois petits enfants du maçon qui se tenaient dans la chambre voisine, et avançaient timidement, quoiqu'avidement, leurs têtes curieuses de chaque côté de la porte.

Après avoir demandé tout bas une permission à sa maman, il alla les trouver pas trop rassuré non plus. Cependant, il entra de suite en matière.

— C'est moi, dit-il, qui ai été si malade.

Les trois enfants ouvrirent de grands yeux et

semblèrent le regarder avec admiration.

Car, pour les enfants, ce qui sort des lignes ordinaires, dans un sens ou dans l'autre, mérite toujours la considération ; et j'ai vu, à l'école, un enfant obtenir un ascendant extraordinaire sur ses camarades uniquement à cause d'une certaine grimace horrible qu'il réussissait mieux que tous les autres.

Donc, pour les enfants du maçon, le fait d'avoir été très malade rangeait Saint-Georges dans une catégorie supérieure.

– J'ai été, poursuivit ce dernier, trois jours sans connaissance, et, en tout, dix jours au lit ; mais je suis bien mieux et, dans quelques jours, il n'y paraîtra plus. Mais votre papa, à vous, il a été bien malade aussi ?

– Ah ! oui, dit l'aîné des petits garçons, bien, bien malade, plus malade que toi encore, et nous avons bien pleuré, avec maman !

– Avez-vous des joujoux, vous autres, dit Saint-Georges ?

Il faut rendre justice à notre petit ami ; il ne

faisait pas cette question par pure curiosité. Le fait est que, dès la veille, il avait décidé de faire un cadeau aux enfants du maçon et, à cet effet, il avait apporté avec lui sa bourse contenant toute sa fortune, – deux piastres en pièces de cinq et de dix centins, toutes neuves et brillantes ; il cherchait donc une occasion de présenter cette offrande pour laquelle il avait complètement dévalisé sa petite banque.

Au mot de joujou, les trois enfants, même le plus petit qui parlait à peine, dressèrent l'oreille.

– Nous avons, l'an dernier, dit l'aîné, un petit mouton blanc que nous aimions beaucoup ; mais il a d'abord perdu ses pattes et, maintenant, il n'a plus de tête.

– Tiens, dit Saint-Georges, en s'approchant et en présentant la bourse, prends cela et tu achèteras des joujoux pour vous trois.

Le petit garçon avait d'abord tendu la main pour recevoir la bourse, mais il la retira aussitôt :

– Je ne puis pas prendre cet argent, dit-il ; il faut que je demande à maman.

– Tu as raison, dit Saint-Georges ; et moi aussi, je vais demander à maman, quoique l’argent m’appartienne et que je puisse en faire ce que je voudrai.

La permission demandée fut bien vite accordée par la maman de Saint-Georges, et la femme du maçon dut bientôt se rendre également. La bourse changea donc de mains, au grand plaisir de Saint-Georges, qui disait :

– N’oublie pas, surtout, d’acheter des pattes et une tête neuve à ton mouton.

Lorsqu’il quitta la maison, avec sa maman, toute la famille du maçon les remercia avec effusion, et Saint-Georges commença à comprendre alors, par la joie qu’il ressentait, tout le bonheur qu’on peut goûter à faire le bien.

Depuis ce temps, il a promis de se corriger de tous ses petits défauts, et je vous assure qu’aujourd’hui, il fait la joie de ses parents et de ses maîtres.

Il est le premier à l’école, mais il n’en est pas plus fier pour cela.

Enfin, il n'est pas parfait, – on n'est jamais parfait sur cette terre, – mais je suis sûr qu'il est dans la bonne voie, et qu'il deviendra un homme utile à la religion et à son pays.

**L'encan**

C'était une belle matinée du mois de mai.

L'air était chaud, le soleil brillant, et il y avait quelque chose d'extraordinaire sur le calendrier, puisque, au lieu d'être enfermé dans le bureau, je me trouvais dehors à dix heures du matin. Ce n'était pourtant pas un dimanche, ni un jour férié, ni un jour de fête légale ; du reste, cela importe peu.

Je suivais donc tranquillement la principale rue de l'un de nos faubourgs, lorsqu'un chiffon rouge attira mon attention. Ce *chiffon* que, par respect pour tout ce qui touche à la justice de mon pays, j'appellerai du nom de *pavillon*, essayait de flotter au bout d'un bâton qui projetait hors de la fenêtre ouverte d'un entresol de pauvre apparence. Sur le trottoir, en face de la porte, sept ou huit personnes causaient d'un air ennuyé. Ceux qui avaient des montres les consultaient de temps à autre, puis se regardaient d'un œil intrigué, comme on fait au théâtre lorsque le lever du rideau est retardé plus que de raison, c'est-à-

dire plus d'une demi-heure après l'heure de l'affiche.

La situation menaçait même de devenir grave ; car, en m'approchant, poussé par la curiosité, j'entendis des murmures, d'abord contenus et discrets, puis hauts et provocateurs, qui trouvaient des échos d'approbation dans cette petite foule. Heureusement, un homme s'approcha de la croisée ouverte, se pencha en dehors d'un air important, et fit tinter une sonnette qu'il tenait à la main.

Les sept ou huit personnes du trottoir se précipitèrent à l'intérieur, et je les suivis.

Si vous avez vécu quelque peu, vous avez déjà compris qu'il s'agissait d'une vente par autorité de justice.

L'appartement se composait de quatre pièces, tendues de vieux journaux, sur lesquels l'humidité s'était chargée de faire les dessins les plus bizarres. Le mobilier était vieux et maigre, mais luisant de propreté. Au fait, ce n'est pas le nombre ni la couleur des fauteuils qui fait le bonheur.



L'huissier, avec des bottes sales, monta sur une table et s'adressa à nous comme un candidat à ses électeurs :

– Messieurs, la vente va commencer tout de suite ; les conditions sont : *cash*, pas de crédit ; et dépêchez-vous de me donner des *bids*, car j'ai deux autres *engagements* c'te matinée ! Le premier article que nous allons offrir, Messieurs, est une huche, presque toute neuve. À combien la huche ?

Le mobilier était distribué dans les deux chambres de devant ; la troisième était vide ; quand à la quatrième, la mise à l'enchère du premier objet me permit de voir ce qu'elle contenait ; car aux dernières paroles de l'huissier, la porte s'entrebâilla doucement, et la tête pâle d'un enfant de cinq ou six ans se montra par l'ouverture.

D'abord, je ne vis que cela, car cette chambre était un cabinet noir ; mais peu à peu, la porte s'ouvrit davantage et je pus distinguer tout l'intérieur.

Je puis vous raconter cela aujourd'hui, car

douze mois se sont déjà passés depuis ; et, dans douze mois, les larmes se sèchent et les sentiments s'émoussent. Mais je vous assure que, ce jour-là, j'aurais mieux aimé ne pas avoir vu.

Dans un coin du cabinet, sur un grabat, était étendu un homme jeune encore, mais brisé par la maladie et les privations. Près de lui, sa femme était assise sur une chaise de bois, et tenait un petit enfant sur ses genoux. Deux autres enfants, un peu plus âgés, dont l'un avait ouvert la porte, se tenaient près du lit, les yeux rouges. Tout ce monde avait pleuré et pleurait encore ; mais ce n'est pourtant pas cela qui me fit le plus de peine. Ce qui était le plus navrant, c'était de voir le petit s'amuser et rire en cherchant à prendre les larmes qui coulaient lentement sur les joues de sa mère. Ce rire de bébé, au milieu de l'affliction de toute cette famille, avait quelque chose de poignant. Pauvre chéri ! au moins, il ne comprenait pas ce qu'il faisait et jusqu'à quel point son rire était cruel ! Hélas ! combien de personnes raisonnables affichent ainsi une joie inconvenante en présence d'une douleur qui aurait droit à plus de sympathie ! Combien de dames riches vont, en

grande toilette, et couvertes de bijoux, porter leur obole au pauvre qui meurt de faim dans sa mansarde !

La huche fut adjudgée, pour une somme insignifiante, à un homme qui n'en avait aucun besoin, et qui ne l'achetait, disait-il, que pour rendre service.

C'était un premier déchirement dans la famille ; car cette humble huche, qui sait quels souvenirs elle renfermait ? Comme ses possesseurs, elle venait, sans doute, de quelque campagne voisine ; elle avait été la première pièce du ménage ; combien de bouches ses flancs généreux n'avaient-ils pas nourries, jusqu'au jour où, comme tout le reste, la famine l'avait atteinte ? De quels petits drames intimes n'avait-elle pas été témoin ? Quels pleurs n'avait-elle pas vus couler ? – Pleurs de joie ou de tristesse, car c'est dans les larmes que tous nos sentiments viennent se fondre et se mêler.

On mit successivement à l'enchère la table autour de laquelle la petite famille s'était si souvent réunie, après une journée laborieuse,

pour le repas du soir ; les chaises de bois qui avaient guidé tour à tour les pas mal assurés de chacun des enfants ; les chaises, ces objets qui peuvent faire tant de choses, qui servent de tables, de maisons, de voitures et même de coursiers fringants ou rétifs !

On vendit encore une petite armoire vitrée à deux compartiments, dont l'un contenait le linge et l'autre la vaisselle ébréchée ; le tiroir du milieu renfermait un contrat de mariage et deux lettres précieusement conservées, feuilles légères qui avaient surnagé sur le gouffre où s'étaient englouties une à une les illusions d'autrefois.

Puis, passèrent tour à tour, sous les yeux profanes et indifférents de ce petit public, vingt autres objets dont chacun était lié intimement à cette vie intérieure que la main de la justice venait ainsi disséquer toute palpitante encore : un pauvre violon, criard, affreux, mais admirable aux oreilles des enfants qui avaient confiance en lui quand le père le faisait grincer ; un livre à gravures coloriées, qui ne s'ouvrait que dans les grandes occasions ; la pendule qui avait marqué

toutes les phases de cette vie, courant rapidement sur les minutes joyeuses et lentement sur les heures tristes ; silencieuse maintenant, car elle ne sonnait plus depuis que la maladie et l'insomnie étaient venues s'asseoir au chevet du lit.

Enfin, la voix de l'huissier s'arrêta ; tout ce que la loi peut saisir avait été vendu, et, au chiffre que j'avais noté, le produit ne dut pas couvrir plus de la moitié des frais. Une voiture, qui stationnait à la porte, transporta les meubles les plus lourds ; quant au reste, chacun emporta sous son bras ce qu'il avait acheté.

Une demi-heure après, il ne restait plus, dans cette maison, naguère souriante et chaude, que l'horreur et le froid des murs et des planchers dégarnis et souillés. Je me trompe, il restait encore la maladie et le désespoir, qui sont peut-être allés, le lendemain, élire domicile dans la chambre somptueuse du propriétaire dont la cupidité venait, aujourd'hui, de commettre cette infamie. Car, il ne faut pas s'y tromper, après la justice des hommes, il y a encore, et heureusement, la justice de Dieu.

# **Travail et talent**

Oscar et Philippe étaient à la même école et dans la même classe.

Tout le monde reconnaissait à Oscar un talent extraordinaire. Sans peine aucune, et avec une rapidité merveilleuse, il apprenait ce qu'il voulait. Il ne s'embarrassait pas d'étudier ses leçons chez lui ; quelques minutes avant d'entrer en classe, il lisait une fois ou deux le morceau à réciter, puis allait le donner par cœur d'un bout à l'autre, sans en omettre une syllabe. Aussi, avait-il dans l'école une réputation dont sa vanité faisait un peu trop son profit.

Et, sur cette matière, le maître, il faut bien l'avouer, n'était peut-être pas complètement sans reproche. Charmé de la facilité dont Oscar faisait preuve, il cherchait toutes les occasions de le mettre en avant et de le faire briller, un peu aux dépens des autres élèves.

Philippe était loin d'avoir cette intelligence primesautière. Il n'apprenait et ne comprenait que

lentement et par degrés. Sa mémoire était dure, et ses leçons, bien qu'étudiées consciencieusement, étaient rarement données sans faute. Il ne réussissait pas aussi bien qu'Oscar ; il s'en apercevait ; et, d'ailleurs, l'eût-il ignoré par lui-même que les autres l'eussent bien vite éclairé sur ce sujet. Il ne se décourageait pas, cependant, et travaillait sans relâche pour tâcher d'arriver à peu près en même temps qu'Oscar.

Les deux années précédentes, il avait obtenu le prix de diligence et celui de bonne conduite. À Oscar avait été décerné le prix d'excellence.

Le prix d'excellence est toujours celui qui flatte le plus la vanité de l'élève. Le prix de diligence ne vient qu'en second lieu ; souvent même, on va jusqu'à s'en moquer et à affecter une sorte de mépris à l'égard de celui qui le reçoit.

C'est pourtant, aux yeux des gens qui raisonnent, le prix le plus honorable de la classe et le prix d'excellence, sans celui-là, ne veut généralement pas dire grande chose.

Celui qui travaille finit toujours par réussir, et,



une fois arrivé, il garde sa position et en profite ; pendant que celui qui ne travaille pas, eût-il d'abord tous les succès possibles, ne prolonge guères cette course triomphale, et il vient un moment où, le pied lui manquant, il fait une chute misérable dont il a rarement le courage de se relever.

Or, Philippe travaillait toujours, tandis qu'Oscar continuait à cueillir facilement des lauriers que personne ne songeait à lui disputer.

À la fin de l'année, cependant, Philippe eut encore le prix de diligence et celui de bonne conduite, mais Oscar n'eut pas à lui seul le prix d'excellence qu'il dut, cette fois, partager *ex aequo* avec son confrère plus laborieux.

Ce fut un grand émoi parmi les élèves. On commença à regarder un peu plus Philippe et un peu moins Oscar.

À l'école, comme plus tard dans le monde, on aime toujours à se tenir dans les bonnes grâces des gens que le succès couronne.

Oscar s'aperçut avec une certaine inquiétude

que son étoile pâlisait. Il daigna penser à travailler.

– Après tout, se dit-il, c'est une affaire de quelques semaines ; un coup de cœur, et j'aurai bientôt repris le pas sur Philippe.

Il se trompait.

L'habitude du travail ne s'acquiert pas en quelques semaines, surtout quand on a passé plusieurs années dans une continuelle oisiveté.

Il eût fallu, d'ailleurs, à Oscar, recommencer tout ce qu'il n'avait étudié que superficiellement et pour le besoin du moment.

Les choses apprises trop vite s'effacent et disparaissent de même.

Oscar s'aperçut que la tâche était, sinon au-dessus de ses forces, du moins au-dessus de son courage.

– Au reste, se dit-il, pour se consoler, ou plutôt pour s'étourdir, j'ai fait mes preuves ; et l'on sait bien que, si je voulais, je reprendrais vite la première place.

Il avait raison jusqu'à un certain point. *Si je*

*voulais !* Que de gens prononcent ces trois mots ! Mais ce ne sont pas ceux-là qui parviennent. Les rares mortels qui réussissent sont ceux qui disent : *Je veux !*

Et cette volonté est comme la souplesse des muscles : on ne l'acquiert pas par un seul acte, par un seul effort ; il faut un exercice long et pénible. On fait, en matière de volonté, un apprentissage comme en toute autre chose.

Or, Oscar n'avait pas fait cet apprentissage par lequel Philippe avait passé, et il était trop tard pour le commencer.

De ce moment il se mit à tomber, pendant que son confrère s'élevait ; il fut définitivement relégué parmi la phalange des paresseux, qui n'a d'autre autorité que celle du nombre.

Plus tard, dans la vie, Philippe et Oscar se rencontrèrent.

Le premier, dont le talent solide avait été développé par le travail, était devenu un citoyen distingué et surtout considéré : il jouissait maintenant de son prix de diligence et de bonne

conduite.

Quant à Oscar, il n'était pas de son âge et ne comptait pas parmi les hommes. C'était un grand enfant susceptible de savoir beaucoup, mais ne sachant presque rien.

Il ne se moquait plus de Philippe et s'apercevait, mais un peu tard, que le talent sans le travail est un bateau sans pilote ; il peut flotter agréablement et courir d'élégantes bordées, mais il n'arrive pas au port et va s'échouer sur quelque roche cachée.

# **Les déceptions de Jacques**

Jacques Roubaud avait douze ans le jour où il mit pour la première fois le pied dans une école.

Tout jeune encore, il avait perdu sa mère : et son père, forgeron honnête d'ailleurs, ne s'était jamais occupé de ce fils unique que pour lui administrer de rudes corrections, les jours où, comme il le disait lui-même, la main lui démangeait. Lorsqu'il n'y avait pas de démangeaison à la main du père, le fils pouvait faire à sa guise : il est juste de dire qu'il ne se gênait pas.

Le père Roubaud ne savait pas lire, et il avait le plus profond mépris pour tout ce qui touchait, de près ou de loin, à l'instruction.

— Les maîtres d'école, avait-il coutume de dire, sont des fainéants qui n'ont pas le courage de remuer les bras et qui préfèrent agiter leur langue. Je voudrais bien savoir comment nos gens feraient ferrer leurs chevaux si le monde n'était composé que de maîtres d'école ?

Les gros bonnets auxquels Roubaud adressaient d'habitude ces remarques, n'étaient pas plus malins que lui, pour la plupart, et trouvaient ces idées à la fois agréables et profondes. Ils ne se faisaient pas faute de complimenter fortement là-dessus le forgeron et se rangeaient invariablement à son avis. Ajoutons que le père Roubaud avait les poings solides, faciles à remuer, et qu'il ne supportait pas longtemps la contradiction.

Roubaud n'était pourtant pas un méchant homme.

Il était scrupuleusement honnête et n'eût pas fait tort d'un dixième de sou au plus riche de ses clients. Il ne manquait jamais la messe le dimanche, et faisait maigre tous les vendredis : on l'eût surpris prodigieusement en lui disant que tout cela, au demeurant, ne valait pas grand chose. Roubaud appartenait à cette classe d'hommes, trop nombreuse hélas ! qui entendent la vie et le devoir de la manière la plus facile possible ; qui croient qu'une personne est dispensée d'avoir des vertus pourvu qu'elle n'ait

pas de vices, et que les bonnes intentions suppléent suffisamment les bonnes actions.

Avec cela on peut comprendre ce qu'était à douze ans le fils du forgeron.

– Je lui donne la nourriture, et le vêtement ; il est logé comme moi : qu'est-ce que je puis faire de plus ? S'il veut apprendre le métier, lorsque je mourrai, je lui laisserai la boutique et les outils. Le monde est grand, qu'il y fasse comme moi son chemin, sans devoir rien à personne.

Ainsi parlait le père Roubaud, et il secouait, sur l'ongle du pouce, les cendres de sa pipe, ce qui signifiait que toute la grosse artillerie du raisonnement n'aurait jamais pu ébranler ses convictions.

D'où il suit que Jacques, à douze ans, était de première force au jeu des osselets, maniait les billes d'une manière parfaite et ne reconnaissait pas de supérieur lorsqu'il s'agissait de lancer une toupie. Il était fort et souple : il sautait plus loin et plus haut que tous ceux de son âge, grimpait jusque sur les branches les plus élevées d'un arbre pour dénicher un merle ou poursuivre un



écureuil. Il nageait comme un Terreneuve et pouvait rester cent secondes sous l'eau. Quand j'aurai ajouté qu'il savait, dans l'espace de trois jours, culotter proprement une pipe, vous serez obligés d'avouer que si Jacques n'était pas parfait il était au moins bien rapproché de la perfection et devait, en très peu de temps, atteindre ce but désiré.

Aussi, parmi les garçons de son âge, il était respecté, considéré. Les plus huppés s'abaissaient devant lui, et les moins favorisés le regardaient d'un œil triste et envieux.

Lorsqu'il s'élevait un différend à propos d'une bille heurtée en dehors des règles, ou sur la question importante de savoir si la toupie était, oui ou non, en dehors du cercle ou sur la ligne, Jacques, toujours consulté, prononçait un jugement sans appel.

Cet appel avait un jour été tenté par un petit camarade qui avait osé évoquer sa cause à un tribunal, sinon supérieur, du moins plus nombreux. Mais Jacques, saisi d'un juste courroux, avait, par une argumentation *ad*

*hominem*, montré à l'appelant la vanité de ses prétentions, et découragé du même coup toute tentative future sur le même terrain.

Il faut couper le mal dans sa racine.

Le dimanche, entre la messe et les vêpres, les jeunes gens s'amusaient, à l'ombre des arbres, sur la place de l'église. C'est là que Jacques prenaient ses plus beaux airs, allant des grands aux petits, superbe près des uns, insinuant auprès des autres. Il trouvait moyen de satisfaire, avec ceux de son âge, son goût pour les billes, la toupie ou les osselets, tout en conservant une dignité que sa force supérieure lui commandait. Quant aux jeunes gens, il s'élevait jusqu'à eux en offrant du tabac ou une allumette.

De cette façon, Jacques avait deux cordes à son arc, et lorsque la société des uns lui offrait quelques désagréments, il n'était pas dans la nécessité de recourir à une bouderie solitaire ; il allait se consoler en compagnie de l'autre fraction de ses amis.

Aux yeux de tous les enfants de son âge, Jacques jouissait du suprême bonheur sur cette

terre.

Mais il est reconnu que la félicité, ici-bas, ne peut pas durer toujours ; et notre héros allait faire la triste expérience de cet axiome qu'il ne soupçonnait guère.

Le père Roubaud reçut un jour une grande lettre, ornée d'un immense cachet de cire noire. Pour en savoir le contenu, il fut obligé d'avoir recours au ministère de son voisin, le ferblantier, qui passait pour expert en littérature.

Cette lettre annonçait au forgeron qu'un de ses oncles, mort sans enfants, dans un comté voisin, l'avait institué son légataire universel. Il était prié de se rendre au plus vite sur les lieux pour assister à l'inventaire et entrer en possession de son bien, après avoir fourni ses certificats d'identité.

On était au lundi. Le père Roubaud mit la lettre dans sa poche, et alla faire ses préparatifs pour partir le surlendemain.

Cependant, le ferblantier, comme tous les oracles de village, était grand causeur, et la

possession de cette nouvelle l'avait rempli d'une grande joie : il y voyait des matériaux pour plusieurs jours d'un babil aussi neuf qu'intéressant, et se pâmait d'aise comme un *reporter* de journal qu'une circonstance fortuite amène le premier sur le théâtre d'un accident.

Aussi le contenu de la lettre circula-t-il comme une traînée de poudre, et, le lendemain, tout le monde, dans la paroisse, savait que le forgeron était devenu millionnaire, ou à peu près.

Bref, quand l'héritier arriva au logis du défunt, il trouva une demi-douzaine de parents plus ou moins éloignés, accompagnés de plusieurs hommes de loi, et on lui annonça, séance tenante, que le testament allait être contesté.

Le forgeron revint chez lui le cœur serré et l'esprit gros de réflexions peu agréables.

– Si mon fils avait su lire, se dit-il, je n'aurais pas eu besoin de recourir au ferblantier, lequel n'aurait pas parlé, et, à l'heure qu'il est, je serais en possession de mon héritage. Décidément, l'instruction a peut-être du bon, et, pas plus tard que demain, Jacques ira à l'école.

Ce n'était, à la vérité, qu'un mesquin intérêt qui faisait ouvrir les yeux au forgeron ; et il aurait trouvé mille autres raisons d'un ordre plus élevé pour l'engager à mettre son fils à l'école. Mais, enfin, il ne voyait pas au-delà : contentons-nous de le plaindre en nous gardant bien de le condamner.

Roubaud n'avait qu'une parole, et, le lendemain, Jacques, averti de la veille, faisait piteusement son entrée à l'école et allait s'asseoir tout honteux sur le dernier banc, avec les petits de l'ABC.

Il avait le cœur gros. Lui qui, jusque-là, avait vécu de ce qu'il croyait être la grande vie, la vie raisonnable ; qui avait regardé avec mépris et souvent injurié, en les traitant de moutards, les enfants qui s'en allaient à l'école ou en revenaient avec leurs livres sous le bras ; lui qui se croyait leur supérieur, il se voyait, maintenant, de beaucoup au-dessous d'eux.

Le maître d'école comprit de suite combien Jacques devait se trouver déclassé, et pour ne pas augmenter sa mortification, le premier jour, il ne

lui fit pas dire ses lettres ; il se contenta de lui expliquer les règlements de l'école. Il lui parla avec douceur et essaya de gagner sa confiance. Jacques fut assez convenable, mais il se livra peu, et le maître vit bien qu'il lui faudrait tenter plus d'un assaut avant de pouvoir pénétrer au cœur de la place. Il comprit qu'il avait devant lui une tâche longue, pénible, ingrate peut-être, mais il ne se découragea point et, au fond de son cœur, il demanda à Dieu de bénir son travail et de lui donner la patience pour aller jusqu'au bout.

Vous soupçonnez peu, mes petits amis, – car c'est pour vous que j'écris, – vous soupçonnez peu les trésors de patience que vos maîtres dépensent pour vous, chaque année, chaque semaine, chaque jour. Vous les trouvez quelquefois sévères, *ennuyeux* surtout, c'est là votre grand mot. Avez-vous jamais songé que votre maître, de son côté, peut aussi vous trouver ennuyeux et maussades, que vous êtes trente ou quarante et que l'ennui se multipliant par votre nombre, peut arriver à des proportions effrayantes. Et, cependant, toute la journée, votre maître est obligé de rester avec vous, de se plier à

vos différents caractères, de subir une multitude de petites taquineries que vous croyez innocentes et qui souvent lui brisent le cœur ; de vous répéter tous les jours une foule de choses qu'il lui faudra vous dire encore le lendemain et les jours suivants, sans qu'il lui soit permis de laisser seulement paraître la fatigue que cela lui cause. Avez-vous jamais réfléchi qu'il est forcé de se contraindre sans cesse pour mesurer ses expressions à votre intelligence, d'expliquer les mêmes choses trois ou quatre fois à chaque section différente de ses élèves. Si vous voyiez votre maître tel qu'il est, loin de le trouver ennuyeux et de le taquiner, vous n'auriez pas assez de toutes les puissances de votre cœur, de toutes les forces de votre esprit pour l'admirer et pour l'aimer.

Vous comprendrez ces choses plus tard, mais vous ne les comprendrez parfaitement que si vous êtes appelés vous-mêmes à cette tâche honorable et difficile de l'enseignement ; de même que celui-là seul qui élève une famille peut apprécier ce que, dans son jeune âge, ses parents ont fait pour lui.

Le maître d'école fut donc excellent à l'égard de Jacques et tâcha, autant qu'il put, de lui faire oublier sa triste position.

Malheureusement, les autres enfants ne prirent point les choses au même point de vue, et ils se promirent bien de faire passer au *nouveau* quelques mauvais quarts d'heure, en retour de tous les mépris qu'il avait eus pour eux, au temps de son indépendance.

Ils avaient certainement tort, car il ne faut jamais rendre le mal pour le mal ; on doit toujours pardonner les injures, et, à plus forte raison, les petites taquineries.

Mais les camarades de Jacques ne pensaient pas ainsi, parce qu'ils ne réfléchissaient point. Aussi, la fin de la classe, impatiemment attendue, fut-elle le signal d'une petite guerre de représailles dans laquelle l'amour-propre de Jacques devait subir de nombreuses écorchures.

À peine fut-il hors de la porte que tous les enfants firent cercle autour de lui.

– As-tu mangé ton livre ?



- Sais-tu quel est la première lettre ?
- Deux et deux, combien cela fait-il ?
- Le petit Julien, qui n'a que six ans, peut t'en remontrer.

Jacques entendait tout cela et pestait intérieurement. Il eût volontiers saisi l'un des gouailleurs pour en faire un exemple ; mais il savait que tous les autres se seraient jetés sur lui ; et il est toujours dangereux de lutter contre le grand nombre. Il lui fallut donc endurer en se rongant les poings.

Le cortège l'accompagna jusqu'à sa porte et Jacques se précipita dans la maison, suivi par trois acclamations ironiques qui achevèrent de l'exaspérer.

Il s'assit près de la table et se mit à pleurer amèrement. Toute sa vie lui repassa devant les yeux.

Les larmes sont comme un prisme à travers lequel nos actions passées nous apparaissent sous leurs véritables couleurs. Jacques fut étonné de reconnaître combien, jusqu'à ce jour, sa vie avait

été inutile et même coupable.

À quoi servait-il, dans ce monde où toute chose doit donner sa part d'utilité ? À rien, absolument ; et, loin d'être utile, il était même nuisible, en ce sens qu'il donnait un mauvais exemple et décourageait, par le spectacle de son inaction, ceux à qui une nature indolente rendait déjà le travail assez difficile.

Jacques pleura et pensa longtemps, et son père, en entrant pour souper, le trouva à la même place, les yeux encore tout rouges.

Mais le forgeron ne s'arrêtait pas à de semblables détails ; il supposa que Jacques avait été battu à l'école, et se dit qu'un peu de fouet est nécessaire aux enfants.

Notre héros soupa maigrement et alla de suite se coucher, au lieu de fumer sa pipe et de courir par les rues, comme il en avait l'habitude.

Le lendemain, il arriva à l'école plein de bonnes résolutions. Mais lorsqu'il entendit les petits dire toutes les lettres de l'alphabet et qu'il se vit lui-même, grand garçon, réduit à confondre

un B avec un C, il n'y put plus tenir et s'emporta contre le maître qui, disait-il, s'y prenait exprès pour lui faire honte.

Le maître le mit en pénitence et fit bien ; mais il fit encore mieux lorsque, après la classe, il garda Jacques près de lui, beaucoup pour lui expliquer sa position et un peu pour le sauver de la scène qu'il avait subie la veille.

Il fut convenu que, jusqu'à nouvel ordre, Jacques ne serait pas interrogé en classe, mais que, en revanche, il viendrait une heure, chaque soir étudier son ABC. Il se mit avec cœur au travail, et au bout d'un mois et demi, ses camarades furent extrêmement surpris de le voir, un jour, se lever et lire couramment toute une page.

Le dévouement du maître et la bonne volonté de l'élève avaient accompli ce prodige.

Jacques commençait à prendre courage et à voir d'un meilleur œil les travaux de l'école.

La petite guerre que les autres élèves avaient entreprise contre lui, les premiers jours, était à

peu près terminée. On le laissait volontiers tranquille et lui-même commençait à perdre ces airs de supériorité et de domination qu'il affectait autrefois. Il avait abandonné sa pipe qui, au lieu de faire de lui un personnage comme il le croyait, ne servait qu'à le rendre ridicule aux yeux des gens sensés, sans compter le tort qu'elle causait à sa santé. Il était enfin devenu beaucoup meilleur, sans être encore exempt de défauts.

À l'automne, il lisait bien et commençait à écrire un peu, lorsque son père mourut par la chute d'une barre de fer qui lui brisa le crâne.

Jacques se trouva seul au monde et sans fortune puisque le bien qui avait été légué à son père était le sujet d'un procès dont il était difficile de prévoir l'issue.

Il aurait voulu continuer à fréquenter l'école, – il en était arrivé à aimer beaucoup son maître, – mais il lui fallait songer aux moyens de gagner sa vie. La forge avait été louée, mais le revenu ne suffisait pas pour faire vivre Jacques sans autre ressource.

Il fut donc obligé de s'engager en qualité de

garçon de ferme, chez un cultivateur de la paroisse.

L'homme n'était pas cruel, mais on ne flânait pas à son service, et Jacques ne mit pas de temps à s'apercevoir que le métier était dur. Il fallait, à l'aurore, courir dans la rosée, et, sur le haut du jour, endurer les ardeurs du soleil.

Quand venait le dimanche, Jacques était content de pouvoir se reposer ; et, encore, fallait-il qu'il préparât la voiture de ses maîtres, pour aller aux offices. Il n'avait pas le temps de songer à faire le beau, et d'ailleurs son costume ne lui permettait plus cette suprême jouissance d'autrefois.

Rendons à Jacques cette justice de dire qu'il ne se plaignit point et qu'il endura bravement toutes les petites misères de la position. Et ce n'est pas peu de chose. Les petits maux sont souvent plus difficiles à supporter que les grands ; et celui qui souffre pendant des mois, et des années les piqûres du cilice est probablement plus courageux que celui qui subit, sans sourciller, l'amputation d'un bras.

À l'automne, Jacques fut obligé de se chercher une nouvelle position ; car la famille du fermier suffisait pour les travaux de l'hiver. C'est alors qu'il songea au métier de son père. C'était un chemin tout tracé.

« Il n'y a pas de sot métier » lui avait dit son maître d'école, « et l'on peut être heureux dans toutes les professions, pourvu qu'on soit honnête, et qu'on n'ait pas une ambition démesurée. »

Le jour même, Jacques entra en qualité d'apprenti chez le locataire de la forge.

Il gagnait sa nourriture. Quant à son logement, le forgeron lui permit de le prendre dans le grenier du bâtiment, où Jacques réussit à se faire une petite chambre assez habitable.

Il n'avait pas oublié ses études ; et, même chez le fermier, il employait ses rares loisirs à se perfectionner dans la lecture. Mais, maintenant qu'il avait plus de temps libre, il voulut apprendre pour de bon. Toutes ses soirées furent remplies par l'étude, sous la direction de son ancien maître.

Au bout de quatre ans, vous n'auriez pas reconnu Jacques dans ce grand garçon de seize ans et demi, robuste comme un homme fait, qui, après avoir ferré votre cheval, rédigeait de la même main un article sur une question de l'art vétérinaire.

Les forgerons, autrefois, étaient tous un peu vétérinaires, de même que les barbiers tenaient à passer pour médecins.

Le temps des misères et des déceptions était passé.

À force de travail et d'étude, Jacques était devenu non-seulement un ouvrier habile dans son art, mais un homme instruit et bien renseigné sur une foule de sujets.

Allez voir la balustrade qu'il a faite pour l'église de son village, et si vous rencontrez l'auteur de cet ouvrage merveilleux, causez avec lui, vous ne partirez pas sans avoir appris quelque chose.

Dans ses moments de loisir, Jacques tient un journal, et il aime souvent à se reporter sur cette

époque de son existence où il se livrait à l'oisiveté qu'il croyait si distinguée, avant son entrée à l'école.

– Si j'avais continué comme j'ai commencé, me disait-il, j'en serais arrivé à mourir misérablement à l'hôpital ou dans la cour de quelque cabaret. Les déceptions que j'ai éprouvées m'ont ouvert les yeux à temps et j'ai eu le bonheur de voir ma folie. Grâce à Dieu et à ceux qui m'ont aidé, j'ai pu profiter de mes petits malheurs pour me corriger, et, maintenant, non seulement je n'ai pas peur du travail, mais je l'aime et le recherche, et j'espère bien qu'il en sera toujours ainsi.

Jusqu'à ce jour du moins, ce vœu a été exaucé ; et maintenant Jacques est un des hommes les plus influents de son village ; mais, ce qui vaut encore mieux, il donne le bon exemple à toute la paroisse, par sa conduite charitable et chrétienne.

– C'est un homme instruit, dit le maître d'école.

– C'est un fameux ouvrier, disent les confrères



de Jacques.

– C'est un homme exemplaire, dit le vieux curé.

Tâchez de mériter qu'on en dise autant de vous, et je vous assure que vous n'aurez pas perdu votre temps.

# **Le collier bleu de Mariette**

Mariette était une jolie petite fille de huit ans, rose, fraîche, gazouillant tout le jour, en dehors des heures d'école et du temps où son petit frère Toto dormait dans son berceau.

Car Mariette allait à l'école ; oui, depuis six mois. Le jour de son entrée avait été un jour remarquable. À neuf heures du matin, Mariette s'était rendue avec son ABC dans un sac, et son ardoise sous le bras. À midi, lorsqu'elle était revenue à la maison, elle avait avalé à la hâte quelques bouchées de son dîner, et avait voulu retourner de suite. Sa maman lui ayant fait observer que la classe ne commençait qu'à une heure, Mariette avait fait une vilaine moue et pesté un peu, tout bas, contre les mamans qui empêchent les petites filles de faire à leur guise.

Mariette avait bien tort, n'est-ce pas ? Aussi, par la suite, elle a beaucoup regretté sa faute ; d'autant plus que ce grand zèle s'est bientôt refroidi. Mariette a compris, par expérience, qu'une heure de repos, entre la tâche de la

matinée et celle de l'après-midi, ne paraît pas trop longue, lorsqu'on a bien travaillé.

La mère de Mariette était une excellente femme, qui tenait bien son petit ménage, soignait ses deux enfants, et raccommodait les hardes et le linge de son mari. Elle s'occupait très peu de ce que faisaient ou disaient ses voisines, et n'aimait pas les commérages. Ce n'était pas qu'elle fût peu sociable ou revêche au contraire, elle était toujours de bonne humeur et ne se faisait pas prier pour rire à son aise. Mais elle avait dans l'idée que, sur cette terre, si chacun surveillait plus ses propres affaires, et moins celles des autres, tout le monde y trouverait son compte et les choses n'en iraient pas plus mal.

Le père était maçon et travaillait, la plupart du temps, à la ville voisine ; en sorte que toute la conduite intérieure de la maison retombait sur sa femme qui ne s'en acquittait pas mal et ne se plaignait jamais.

Les parents de Mariette n'étaient pas riches ; mais s'il leur fallait souvent se priver de quelque objet de luxe, en revanche, il ne manquaient

jamais du nécessaire. C'est dans cette condition que l'on trouve généralement les ménages les plus heureux.

Le petit Toto allait avoir dix mois ; il était déjà robuste et marchait en s'aidant des chaises et des murs. Quand il fallait franchir une porte, c'était toute une affaire. Il se sentait aussi inquiet qu'un général sur le point faible d'une fortification. Mais, à la fin, il prenait son petit courage à deux mains et se lançait hardiment comme le fameux Blondin sur sa corde tendue.

Toto aimait beaucoup sa petite sœur qui le lui rendait bien de son côté et avait pour lui toutes sortes de bons soins.

Or, Mariette était, après tout, une bonne petite fille, aidant bien sa maman et lui obéissant en tout. Ce n'était pas un enfant modèle, – les enfants modèles ne valent généralement pas grand-chose, – mais vous allez voir quelle n'était pas sans avoir ses petites qualités.

Par exemple, lorsqu'elle se levait de bonne heure, le matin, et que son petit frère dormait encore, elle ne criait pas tout haut après ses bas,

ses souliers, son mantelet ; elle ne renversait pas les chaises en courant vite pour voir l'aspect de la rue. Je connais pourtant des enfants qui font tout cela.

À table, elle se tenait bien assise et ne criait pas après ceci ou cela ; mais elle attendait qu'on lui eût donné sa part et ne repoussait jamais son assiette brusquement, sous prétexte qu'on ne lui avait pas mis le morceau de son choix. Et puis, elle mangeait de tout ce que mangeaient ses parents ; et, lorsqu'il y avait un dessert, elle ne laissait pas tout le reste de côté pour se gorger de confitures ou de pâtisserie. J'ai pourtant entendu dire qu'il y a, de par le monde, des petits garçons, et même des petites filles qui ont ces vilains défauts. Mais, bien sûr, je ne croirai cela que le jour où je le verrai.

Une autre chose qui distinguait Mariette, c'est qu'elle ne mettait jamais les doigts dans son nez, ni son petit caquet au milieu de la conversation des grandes personnes.

Et, cependant, Mariette avait un défaut ; oh ! mais là, un défaut bien dangereux. Mariette était

entêtée. Ce n'est pourtant pas un si grand vice, direz-vous. – J'en conviens et Mariette avait tant d'autres qualités pour effacer cette petite tache ! Cependant, voyez, Mariette n'était pas menteuse ; mais lorsque son entêtement se mettait de la partie, dût-on la couper par morceaux, il n'y avait jamais moyen de la faire revenir sur ce qu'elle avait avancé. Elle s'obstinait à nier les choses les plus évidentes, sachant bien qu'elle se trompait sans donner le change aux autres. Je crois qu'au fond elle en souffrait, mais son entêtement ne lui permettait pas d'avouer son erreur, et elle mentait effrontément, plutôt que de s'humilier un peu et de paraître céder.

Vous voyez que le petit défaut a déjà d'assez grandes conséquences.

Ces choses-là, cependant, ne se voyaient pas tous les jours ; et il y avait longtemps même que Mariette n'était tombée en faute lorsque le mois de sa fête arriva. Aussi sa maman conçut-elle le projet de lui faire une surprise agréable.

On était à la fin de mai. Le printemps tout en fleurs répandait ses parfums dans l'air tiède. On

ne se souvenait plus de la neige que pour goûter davantage le tapis verts des champs et les tons soleillés des forêts. Quelque chose de rafraîchissant et de vivifiant circulait dans l'atmosphère. Le laboureur, en allant au champ, éprouvait comme un transport et un besoin impérieux de remercier Dieu de je ne sais quel grand bienfait tout à la fois saisissant et indéfini.

Ce jour-là, la mère de Mariette devait aller à la ville.

La veille, elle avait acheté, pour la naissance de sa petite fille, un joli collier en perles bleues : quand je dis perles, je ne garantis pas plus l'expression que la boutiquière ne garantirait l'objet. C'était donc un collier bien humble, peu coûteux, mais frais en couleur et parfaitement convenable. L'excellente femme avait également vu une petite croix en or, qui l'avait beaucoup tentée, mais elle n'avait pas osé l'acheter :

– Ce serait, peut-être, s'était-elle dit, un peu extravagant ; allons-nous en et n'y pensons plus.

Mais il arrive, quelquefois, et même assez souvent, qu'on ne fait pas exactement ce que l'on



veut, et que, malgré les meilleures résolutions, il nous est impossible de chasser certaines pensées qui nous hantent et nous poursuivent. C'est comme les milliers d'atomes qui se soulèvent sur un chemin poudreux : plus vous vous remuez pour les chasser, plus ils se multiplient, plus ils fondent sur vous.

Malgré elle, la mère de Mariette avait donc pensé toute la journée à cette petite croix. Tellement que, le soir, après avoir couché ses enfants, elle en avait l'air tout drôle. Son mari le remarqua.

– Tu as quelque chose ? lui dit-il.

– Eh ! bien, oui, là !

Et elle lui parla de la petite croix.

– C'est bien simple, dit le mari, lorsqu'elle lui eut raconté toute la chose ; tu retourneras en ville, demain matin, et tu l'achèteras, cette petite croix. Quand même nous en ferions l'extravagance : une fois n'est pas coutume ; et, d'ailleurs, je reprendrai cela sur mon tabac.

La femme avait bien fait, pour la forme,

quelques petites objections ; mais si peu que rien ; et voilà pourquoi, ce matin-là, elle repartait pour la ville.

Le collier bleu était enfermé dans une petite boîte qu'elle avait mise au fond d'un tiroir, sans tourner la clé.

Pendant son absence, Justine, la fille du voisin, gardait la maison avec Mariette, qui, en l'honneur de sa naissance, avait obtenu congé pour toute la journée.

Il y avait déjà quelque temps que sa mère était partie, lorsque Mariette ouvrit le tiroir en question et même dut le bouleverser un peu.

Ah ! par exemple, ce n'était pas pour fureter ; car il faut rendre cette justice à Mariette, elle n'était pas fureteuse. C'était Justine qui l'avait envoyée chercher quelque chose dans ce tiroir.

La petite boîte en carton ne manqua pas d'attirer son attention ; elle ne l'avait encore jamais vue ; c'était donc du neuf, du mystérieux ! Que pouvait-il bien y avoir dans cette petite boîte ? Tout un monde de suppositions fit

irruption dans la tête de Mariette. Ce ne pouvait pas être une poupée, la boîte était trop petite ; et elle était cependant trop grande pour que ce fût un chapelet. Que pouvait bien contenir cette fameuse boîte ? – Mystère. Voilà ce qui inquiétait Mariette.

Elle referma le tiroir, alla porter à Justine ce que cette dernière lui avait demandé, puis elle se sauva dehors pour fuir la tentation.

C'était bien, cela, de la part de Mariette ; car il n'y a rien comme éviter les occasions.

Sur le bord du chemin, Mariette rencontra Louise, une petite fille de ses amies qui, comme elle, n'allait pas à l'école ce jour-là.

Mariette était tellement absorbée dans ses pensées qu'elle ne fit pas beaucoup attention à sa petite amie.

Celle-ci fut obligée de la tirer par la robe :

– Mais qu'as-tu donc ? lui dit-elle.

Mariette fut comme éveillée en sursaut.

– Je ne sais pas ce qu'il y a dedans, fit-elle en se posant un doigt sur la bouche.

– Comment ce qu’il y a dedans ?

– Oui, la boîte.

– Quelle boîte ?

– Ah ! c’est vrai, tu ne l’as pas vue...

Et Mariette raconta à sa petite amie toutes les émotions que lui avait values la fameuse boîte de carton.

– C’est bien grave, dit la petite Louise ; mais il y a un moyen. Va chercher la boîte, et nous l’ouvrons. Nous nous mettrons là-bas, derrière le four, personne ne nous verra.

– Je crois que c’est mal, dit Mariette, toute tremblante, déjà.

– Mais non, puisque la boîte n’est pas mise sous clé, c’est apparemment que tout le monde peut y regarder.

Autant convaincue par son propre désir que par le raisonnement de son amie, Mariette courut à la maison, ouvrit le tiroir, pendant que Justine était occupée ailleurs, mit la petite boîte dans sa poche et se sauva derrière le four, où sa petite amie l’attendait déjà.

Les deux petites filles se mirent à examiner la boîte.

– Ce doit être quelque chose de bien beau, dit Louise, ouvre vite.

– Ouvre plutôt, toi, j’ai peur.

Louise leva délicatement le couvercle.

– Oh ! que c’est beau !

Ce ne fut qu’un seul cri des deux petites bouches, à la vue du joli collier bleu qui se détachait vivement sur son petit lit de ouate blanche.

– Pour qui cela peut-il bien être ! Pour maman, je suppose ?

– Je ne crois pas ; un collier d’enfant, c’est plutôt pour toi, puisque ton petit frère ne pourrait pas le porter. Tiens ! j’y suis ; c’est une surprise que ta maman veut te faire pour ta fête : Dis ?

– C’est bien possible, répond Mariette, déjà toute rouge de joie à cette pensée. Si c’est cela, il faut que j’aie le remettre bien vite à sa place, car maman ne serait pas contente, si elle savait que j’y ai touché.

– Oui, dépêche-toi... Mais attends un peu que je le voie au soleil, avant de le remporter.

Et Louise tira de la boîte les jolies perles qui, dégagées de la ouate, avaient les reflets les plus chatoyants.

– Comme c'est beau ! Voyons un peu que je te l'essaie.

– Non, non, dit Mariette, en saisissant le collier ; remettons-le dans sa boîte.

Malheureusement dans sa précipitation, elle tira un peu trop fort sur le bijou que Louise n'avait pas lâché assez tôt : le fil se rompit et toutes les perles roulèrent sur le sol.

Les deux petites filles devinrent blanches de peur.

– Ah ! mon Dieu, qu'avons-nous fait ? dit Mariette ; pour sûr, c'est un grand malheur ; j'aimerais autant mourir ?

Louise essaya de la consoler du mieux qu'elle put ; mais elle était presque aussi troublée que son amie.

À la fin, cependant, et la première frayeur

passée, il fallut bien songer à ramasser les perles. Hélas ! il en manquait une qui s'était brisée en donnant contre une pierre. Les petits morceaux bleus étaient là comme des écales d'œufs dans un nid dévasté.

Que faire ? – Il y avait un moyen bien simple. C'était d'aller tout avouer à Justine et de demander son conseil. Mariette en eut d'abord l'idée, mais une fausse honte la retint. Elle remit les perles pêle-mêle dans la boîte, et choisissant le moment où Justine avait le dos tourné, elle alla replacer le tout au fond du tiroir.

Puis elle s'essuya les yeux, et se mit à chanter et à parler pour se donner du cœur.

Justine ne l'avait jamais vue aussi gaie. Hélas ! cette gaîté était comme la chaleur de la fièvre, qui se change tout à l'heure en frisson.

Sur les onze heures, la mère de Mariette revint de la ville, le cœur joyeux, la figure souriante.

Elle avait, précieusement enveloppée dans son mouchoir, la petite croix d'or tant désirée.

Elle n'eut rien de plus pressée que d'aller au

tiroir pour essayer la couleur de l'or sur les perles bleues.

En ouvrant la boîte, elle aperçut le dégât.

– Ah ! Seigneur, dit-elle, qui a pu faire ce malheur ?

Mariette devint toute pâle et put à peine balbutier un « je ne sais pas. »

– Qu'est-ce donc ? dit Justine, qui venait de déposer dans son berceau Toto endormi.

– Ah ! un grand malheur, dit la femme. Voyez, j'avais mis ce collier dans le tiroir avant de partir ; il était tout neuf, et voilà dans quel état je le retrouve.

Et elle montra les perles défilées, avec quelques parcelles bleues, provenant de celle qui avait été cassée.

– C'est singulier, dit Justine, personne n'a ouvert ce tiroir, à ma connaissance ; à part Mariette, toutefois, qui a été y prendre un tablier pour le petit.

Sous le regard interrogateur de sa mère, Mariette se sentit défaillir. Pendant deux



secondes, elle fut sur le point de tout avouer, presque certaine, à l'avance d'un généreux pardon. Mais elle avait déjà dit qu'elle *ne savait pas*. C'eût donc été revenir sur ses premières paroles. Or son entêtement ne pouvait pas s'arranger de cela.

Elle persista donc à nier tout. C'était grave, n'est-ce pas ? Car, de cette manière, Mariette faisait retomber tous les soupçons sur Justine, qui avait eu la complaisance de venir garder la maison pendant toute la matinée.

Heureusement que sa physionomie troublée parlait assez clairement pour ne laisser aucun doute sur sa culpabilité.

Justine, cependant, retourna chez elle assez froissée, et répondit sèchement aux protestations de la mère de Mariette :

– Quand on a des enfants menteurs, on les corrige, et on n'en fait pas souffrir la réputation des autres.

Celle-ci en ressentit une peine extraordinaire. Cependant elle résolut, avant de rien décider,

d'attendre son mari, qui devait venir dîner.

Comme elle allait puiser de l'eau à la fontaine, elle aperçut la petite Louise, derrière le four, occupée à chercher quelque chose. S'étant approchée un peu plus, elle vit, à terre, quelques parcelles de la perle cassée. Ce fut toute une révélation que Louise, d'ailleurs, se chargea de corroborer avec la franchise la plus complète.

À midi, le père de Mariette revint. Il causa longtemps tout bas avec sa femme et le dîner fut retardé quelque peu. Mariette était sur des charbons ardents. À la fin, cependant, l'homme et sa femme vinrent se mettre à table avec leur air ordinaire de bonne humeur ; ils traitèrent Mariette comme si rien ne se fût passé, et il ne fut pas plus question du collier bleu que si ce bijou n'eût jamais existé.

Le père annonça même qu'en l'honneur de la naissance de Mariette, il y aurait, le soir, une petite veillée de famille et d'amis, à laquelle les enfants prendraient part.

Mariette avait le cœur gros, mais, au fond, elle s'applaudit de la force qu'elle avait eue de

persister à nier, car elle ne doutait pas que tout ne fût, maintenant, généreusement oublié dans l'esprit de son père et de sa mère.

Elle ressentit bien, cependant, un vif chagrin à la pensée que Justine, innocente, pouvait passer pour coupable à sa place ; mais elle chassait cela comme une vilaine idée et tâchait de penser à autre chose.

Vous voyez que, dans une seule journée, le petit défaut de Mariette avait déjà fait beaucoup de chemin et qu'il était temps de frapper un grand coup.

Mariette n'était pas menteuse ; mais elle avait dit un affreux mensonge, et, ce qui est bien pis, elle y avait persisté.

Mariette avait un bon cœur ; mais elle avait permis qu'une autre fût soupçonnée à sa place, et maintenant elle s'applaudissait, en quelque sorte, du succès de son stratagème.

Vous voyez donc ce qu'un petit défaut peut entraîner de conséquences graves, ce qu'il peut gâter de bonnes qualités. C'est la goutte d'huile

qui, d'abord imperceptible sur l'étoffe blanche, s'étend peu à peu, gagne du terrain, puis, la poussière aidant, finit par devenir une hideuse tache, dont il est difficile et presque impossible de se débarrasser.

Le soir, à six heures, une vingtaine de convives, des enfants pour la plupart, étaient réunis autour d'une grande table que l'on avait dressée sous le feuillage d'un beau chêne ; car la maison du père de Mariette n'était pas assez grande pour contenir cette foule inusitée.

Le repas fut gai et dura longtemps ; Mariette n'avait plus de remords et vivait dans un monde d'espérances magnifiques.

À la fin, on enleva tout, et il ne resta plus sur la table que la nappe blanche et un objet ignoré de tous, caché aux regards par un grand couvercle en étain.

Louise était là, Justine aussi, Justine qui pourtant était partie froissée quelques heures auparavant ; cela inquiétait bien un peu Mariette, de temps à autre ; et chaque fois que ses regards tombaient sur Justine, elle ressentait un petit

frisson, mais cela passait vite et l'espérance reprenait le dessus.

Lorsque le calme fut rétabli, le maçon se leva et appela Mariette près de lui.

– Mets-toi là, dit-il, que tout le monde te voie bien.

Mariette était rouge de plaisir, car la figure de son père était souriante.

Il souleva le couvercle d'étain et alors apparut à tous les yeux émerveillés, le collier bleu auquel était attachée la petite croix d'or. Les deux bijoux avaient des reflets merveilleux sous les derniers rayons du soleil couchant. Cependant, le père de Mariette prit la boîte en carton et la souleva pour la montrer à tout le monde ; puis il dit que ce jour était la naissance de sa fille ; qu'une enfant doit être récompensée lorsqu'elle se conduit bien, et qu'il avait acheté cette croix et ce collier dans l'intention de les donner à Mariette.

– Mais depuis, ajouta-t-il, j'ai changé d'idée.

Sa figure, de souriante qu'elle était, prit une grande expression de sévérité, et Mariette, dont le

cœur avait d'abord bondi de joie, se sentit défaillir.

Alors, le maçon raconta à tout le monde, ce qui s'était passé dans la matinée.

– Est-ce bien cela ? dit-il, à Justine et à Louise, lorsqu'il eut terminé son récit.

– C'est la vérité, répondirent-elles toutes deux.

Mariette ne put rien dire ; mais elle se laissa retomber sur le banc et éclata en sanglots.

Son père la força de se relever.

– Tu as eu le courage de la faute, il faut que tu aies celui de la réparation, dit-il.

Il fit alors remarquer combien l'entêtement de Mariette avait été malheureux, et les conséquences sérieuses qu'il aurait pu avoir pour l'honnête Justine.

– Ces bijoux seront serrés, dit-il, et quand Mariette aura réparé la honte qu'elle nous a causée, nous verrons si elle est alors digne de les porter.

Le maçon sortit de table et tout le monde se

retira en jetant des regards de pitié sur Mariette, qui resta seule à la même place, suffoquée par la honte et le chagrin.

Quelques temps après, sa mère alla en secret la consoler un peu ; puis elle la mit dans son lit ; et il était bien tard dans la nuit, quand le sommeil vint enfin apaiser les sanglots de la pauvre enfant.

Le chagrin fut long et cuisant ; mais la leçon fut bonne et porta d'heureux fruits. Car Mariette fut guérie du coup ; et l'année suivante, à pareil jour, elle put étaler glorieusement, aux yeux de Toto déjà connaisseur, le collier bleu et la croix d'or qu'elle avait légitimement regagnés.

**Corinne**



# I

On était au mois d'octobre. Il faisait, ce jour-là, un temps affreux, et le vent d'est lançait sur les vitres des fenêtres une pluie glacée qui empêchait de voir au dehors. Le spectacle, d'ailleurs, n'était pas beau. La tempête tordait les branches des grands arbres et en arrachait les feuilles jaunies qu'elle emportait dans son tourbillon.

Quoique la pendule marquât seulement quatre heures de l'après-midi, il faisait déjà presque nuit, et cette noirceur anticipée faisait naître je ne sais quelles pensées tristes et quelles sensations de crainte inquiète.

Un grand feu de houille flambait dans la cheminée du salon, et Corinne, douillettement pelotonnée sur les coussins dans un coin du sofa, regardait les figures découpées par la flamme, tandis que sa mère, assise à l'autre bout, lisait un

journal, en interrompant fréquemment sa lecture pour regarder à la fenêtre. Corinne avait huit ans. Elle était fille unique, ce qui laisse entendre qu'on lui passait bien des petits caprices. Toute jeune, elle avait fait preuve d'un esprit extrêmement précoce. Elle semblait savoir les choses par intuition, et faisait souvent des réponses qui étonnaient non seulement ses parents, – les parents s'étonnent à si peu de frais, – mais même les personnes indifférentes.

Aussi, le médecin avait bien recommandé de ne pas trop pousser cette intelligence vigoureuse qui, une fois lancée, aurait pu briser le faible corps qui lui servait d'asile.

On avait si bien suivi l'ordonnance du médecin que, à huit ans, Corinne ne savait pas encore lire. En revanche, elle était remplie de prétentions et vaniteuse à l'extrême.

Son père, M. Duclos, occupait une haute position et avait, d'ailleurs, une fortune personnelle qui lui permettait de vivre avec une certaine splendeur.

Le salon où se trouvaient Corinne et sa mère

était meublé avec élégance, et la petite fille, après avoir jeté un regard satisfait sur tout ce qui l'entourait, tournait les yeux vers la fenêtre et se sentait frissonner au bruit des rafales qui faisaient trembler la maison.

– Et dire, pensa-t-elle tout haut, qu'il y a des gens assez sots pour sortir par un temps pareil !

– Tu te trompes, ma fille ; ce n'est pas la sottise qui fait sortir les gens par le mauvais temps ; au contraire, c'est presque toujours la nécessité. D'ailleurs, ceux qui sortent par un beau ciel et qui, en route, sont surpris par l'orage, n'y peuvent rien, n'est-ce pas ?

Mais j'entends une voiture à la porte, poursuit la maman de Corinne, en se levant pour sortir du salon, je crois que c'est ton papa qui arrive de la ville ; il doit être tout trempé.

Corinne rougit beaucoup et ne dit rien. Elle s'apercevait qu'elle avait été indiscreète et surtout injuste. Elle aimait bien son papa, et elle venait, sans le vouloir, de ridiculiser sa conduite.

Corinne, cependant, était jusqu'à un certain

point excusable : elle n'avait que huit ans. Mais combien de grandes personnes, par vanité, par besoin de dire quelque chose, par désir de se montrer supérieures en jugeant ceci, en se moquant de cela, tombent dans la même faute, tous les jours, presque à chaque instant !

Lorsque M. Duclos entra et qu'il vint embrasser Corinne, la petite fille rougit encore davantage, dans la crainte que sa maman ne racontât ce qui venait de se passer. Mais la maman ne dit rien, d'abord parce qu'elle avait déjà réprimandé sa fille sur ce sujet, et, ensuite, parce qu'elle considérait que M. Duclos en avait eu assez de subir la pluie, sans être encore obligé d'entendre et de dire des choses désagréables.

Lorsque le papa se fut bien réchauffé près du feu, il vint s'asseoir sur le sofa, à côté de sa petite fille.

– Tu ne sais pas ? dit-il à la maman, je me suis occupé de Corinne aujourd'hui. Elle commence à être grande ; il est temps qu'elle apprenne à lire.

Corinne fit une petite moue, et la maman qui avait toujours craint de se séparer de sa fille pour

la voir entrer dans un pensionnat, eut un frisson désagréable.

– J’ai trouvé une jeune institutrice, – la mère respira, – qui consent à venir demeurer ici et qui se chargera de faire la classe à Corinne, tous les jours. Elle commencera demain, et je suis certain que vous en serez satisfaites ; elle m’a été bien recommandée.

Madame Duclos fut très heureuse d’apprendre cette nouvelle, qui ne flatta que médiocrement la petite Corinne.

Mademoiselle s’était habituée assez facilement à cette vie de farniente, et se serait très bien trouvée d’une prolongation indéfinie d’un régime qui a le don de plaire à tous les enfants.

Mais si le papa était quelquefois trop indulgent pour sa petite fille, en revanche, il était très ferme, lorsqu’une fois il avait décidé quelque chose.

Corinne savait cela, car les enfants remarquent bien plus qu’on ne le pense ; aussi, elle ne dit rien et se contenta de songer, en elle-même, que

l'institutrice trouverait probablement la vie dure si elle s'avisait de vouloir être trop sévère.

Madame Duclos, quoiqu'un peu trop faible, lorsqu'il s'agissait de sa fille, était néanmoins une femme d'un grand sens et n'hésitait jamais devant l'exécution des devoirs que la religion lui dictait.

Elle se promit bien d'aider de tout son cœur l'institutrice dans l'accomplissement de la tâche difficile qu'elle allait entreprendre.

Quant à porter un jugement sur la jeune fille, il n'en fut pas question. Il fallait attendre qu'elle fût venue pour la voir à l'œuvre.

On ne poussa donc pas plus loin la conversation sur ce sujet, et la soirée s'écoula tranquille, pendant qu'au dehors, les derniers efforts du vent et de la pluie venaient expirer en plaintes tristes et monotones dans les rameaux des arbres qui bordaient le jardin.

L'institutrice devait arriver le lendemain. De grand matin, sa chambre fut préparée, et une voiture fut dépêchée pour la rencontrer au

débarcadère.

À neuf heures, elle faisait son entrée. C'était une grande jeune fille, à la figure douce et triste. On voyait qu'elle avait beaucoup pleuré, et que sa souffrance, pour être plus calme et plus résignée, n'en avait pas moins de profonds souvenirs.

D'abord discrète et même timide, elle se sentit ensuite plus à l'aise, et réchauffée en quelque sorte par l'accueil tout maternel que lui fit Madame Duclos.

Au déjeuner, elle put faire connaissance avec sa nouvelle élève qui se trouvait placée près d'elle à table.

Mais ses avances ne furent reçues qu'avec une extrême froideur.

Corinne, qui s'était attendue à voir une jeune fille, vive et gaie comme elle, fut désagréablement surprise à l'aspect de cette physionomie triste et presque amère.

– Elle ne sera pas amusante, se dit-elle ; j'aime mieux tout de suite la décourager, pour qu'elle

s'en retourne.

Aussi, malgré les froncements de sourcils de son père et les douces remontrances de sa maman, se montra-t-elle tout à fait maussade.

La pauvre institutrice ne laissa pas paraître le chagrin que lui causait cette conduite blâmable de la petite fille. Elle souffrait en silence, et, du fond de son cœur, demandait à Dieu de lui donner assez de force pour supporter cette nouvelle épreuve, assez d'affection pour vaincre cette froideur.

Dès le même jour, elle voulut commencer ses fonctions, et interroger son élève, afin de savoir ce qu'il y avait de fait et ce qu'il restait à faire.

Les leçons devaient se donner dans la bibliothèque, où Corinne se rendit bien à contre cœur.

L'institutrice la fit asseoir près d'elle.

– Mon enfant, lui dit-elle, – et sa voix fut douce comme une caresse, – mon enfant, je vois bien que vous ne vous sentez pas attirée vers moi : nommons les choses par leur nom, vous



avez peur de moi, n'est-ce pas ?

Corinne se renfrogna, mais ne répondit rien.

– Eh ! bien, poursuivit la jeune fille, vous avez tort. Au fond, je ne vous blâme pas trop, car je ne suis encore qu'une étrangère ; mais quand vous me connaîtrez mieux, vous verrez que, si vous le voulez, nous serons les meilleures amies du monde. Nous travaillerons en nous amusant un peu, et, au bout de quelque temps, vous serez tout étonnée de voir combien on peut apprendre de choses sans presque s'en apercevoir. Il ne s'agit que d'y mettre un peu de bonne volonté.

Par exemple, aujourd'hui, vous croyez peut-être que je vais vous mettre un gros livre entre les mains, et vous tenir là jusqu'à ce que vous en sachiez un certain nombre de lignes.

Pas du tout.

Il fait beau. Nous allons, si vous voulez bien, faire un tour dans le jardin. Nous étudierons en nous promenant.

Corinne ne s'attendait pas à cela ; aussi, malgré sa résolution d'être maussade, elle ne put

s'empêcher de laisser percer sur sa figure un sourire de satisfaction.

L'institutrice, qui l'observait, en ressentit beaucoup de joie ; c'était un premier pas de fait.

Elle donna la main à son élève et descendit avec elle au jardin.

Le soleil, qui resplendissait de tout son éclat, avait séché les feuilles arrachées par la tempête de la veille. Les merles à la gorge fauve sautaient de branche en branche, en faisant entendre leurs notes joyeuses ; c'était comme un dernier sourire de l'été qui s'en va, à l'automne qui vient le remplacer. Quelques fleurs oubliées çà et là se redressaient heureuses sous les caresses de ce dernier rayon de soleil.

Tout en faisant admirer ces beautés à son élève, la jeune fille sut habilement la questionner, et, après une demi-heure de promenade, elle était au fait de cette jeune âme un peu voilée encore, mais pleine de trésors qui ne demandaient qu'à luire au grand jour.

Avouons, à la louange de Corinne, qu'elle

avait été moins maussade que pendant le déjeuner.

— Vous voyez, ma fille, lui dit en rentrant l'institutrice, comme Dieu est bon. À vous, il donne des parents qui entourent votre enfance de l'affection la plus tendre ; à moi, qui n'ai plus personne au monde, il offre une place près de ce foyer qui remplacera la famille absente.

Corinne fut touchée de ces paroles, et le soir, lorsqu'elle se retira dans son petit lit bien chaud et bien moelleux, elle s'endormit en songeant que les petites filles qui ont leur mère sont bien heureuses, et, qu'après tout, l'institutrice pouvait bien être triste sans pour cela être méchante.

Le lendemain, les leçons commencèrent pour de bon. Tout alla bien jusqu'au jour où l'institutrice crut devoir faire sa première réprimande. Voici à quel sujet la chose arriva.

Pendant la leçon, un domestique vint chercher un livre dans la bibliothèque, et, en passant, fit tomber, par mégarde, le mouchoir de Corinne. Du reste, il le ramassa de suite, en s'excusant très humblement.

Mais la petite fille n'en tint aucun compte.

– Quel maladroit ! dit-elle en faisant une grimace. Une autre fois, tâchez de ne pas recommencer.

Le pauvre domestique, tout honteux, s'en alla sans rien dire.

C'était Jean, un vieux serviteur, qui avait vu naître Corinne, et l'avait bien des fois bercée sur ses genoux.

L'institutrice fut révoltée de cette conduite. Cependant, elle dompta son émotion, et dit à Corinne, d'une voix ferme et tranquille :

– Mon enfant, ce que vous venez de faire là est bien mal. Cet homme n'a eu aucune mauvaise intention, et il s'est excusé fort convenablement ; vous n'auriez pas dû le rudoyer.

– Ce n'est qu'un domestique, et je m'en moque.

– On doit être poli envers tout le monde, même envers les domestiques qui sont bien assez à plaindre dans leur triste condition, sans qu'on leur rende la vie encore plus pénible. D'ailleurs,

cet homme est âgé et a droit au respect d'une enfant aussi jeune que vous. Encore une fois, ce que vous avez fait là est bien mal.

– C'est bon, dit la petite fille, mais cela ne vous regarde pas ; vous êtes ici pour m'apprendre à lire.

– Vous vous trompez, mon enfant, je suis ici pour vous enseigner le bien et vous reprendre quand vous faites le mal.

– Eh bien, moi je ne vous écouterai pas ; après tout, vous n'êtes, vous aussi, qu'une domestique, et je me plaindrai à mon papa.

– Puisque vous le prenez sur ce ton, Mademoiselle, vous allez vous rendre à votre chambre et vous garderez les arrêts pendant une heure, au lieu d'aller à la promenade.

À ces paroles, Corinne éclata en sanglots, et se mit à crier si fort que son père vint s'enquérir de ce qu'il y avait.

L'institutrice lui raconta ce qui s'était passé.

– Est-ce bien vrai, cela ? dit-il à Corinne, après avoir écouté jusqu'au bout.

La petite fille rougit, et baissa la tête.

Au moins, elle n'était pas menteuse.

– Ah ! c'est comme cela, poursuivit-il, que vous voulez vous conduire, Mademoiselle. À huit ans, vous voulez déjà régenter la maison. Vous ferez votre heure d'arrêts, d'abord. Ensuite, vous vous passerez de dîner, et, après midi, au lieu de prendre votre congé, vous resterez à votre chambre.

Si vous vous avisez de recommencer, et de faire l'insolente, j'y mettrai ordre, tenez-vous-le pour dit.

M. Duclos sortit, et Corinne monta toute confuse à sa chambre.

L'institutrice n'était peut-être pas la moins peinée des deux.

Elle avait fait son devoir, et, sur ce point, sa conscience était tranquille ; mais elle aimait beaucoup Corinne, et elle regrettait d'avoir été forcée d'en venir à cette extrémité.

Et, d'ailleurs, avouons-le, la manière dont la petite fille s'était conduite à son égard l'avait

douloureusement blessée.

Si prêt qu'on soit à accepter les humiliations et les contrariétés de la vie, on éprouve toujours une sensation désagréable lorsqu'on est touché par le mépris des autres, et la nature humaine fait entendre son cri d'alarme.

La pauvre fille, cependant, offrit cette épreuve à Dieu, et se sentit plus calme, après une courte prière qu'elle murmura du fond de son cœur ulcéré.

Au dîner, Corinne ne parut pas, et l'institutrice obtint la permission d'aller elle-même lui porter son repas dans sa chambre.

Elle trouva la petite fille assise près de son lit et les yeux tout gonflés par les larmes qu'elle avait répandues.

En voyant entrer l'institutrice, Corinne se leva et lui jeta ses bras autour du cou :

– Ah ! j'ai été bien méchante, dit-elle, et j'ai bien mérité ma punition, mais si vous saviez combien je regrette ce que j'ai fait !

– Ce que vous venez de dire là, mon enfant,

vaut beaucoup pour réparer votre faute ; j'étais certaine que vous n'aviez pas un mauvais cœur.

– Oh ! non ; j'ai eu bien du chagrin, et je ne recommencerai plus, bien sûr, bien sûr !

Et la pauvre petite entremêlait ces paroles de profonds soupirs.

– Puisque vous avez bien du regret, et que vous êtes décidée de faire mieux, voulez-vous que nous allions trouver votre papa ? Je suis sûre qu'il vous pardonnera.

– Oui, mais vous ? est-ce que vous me pardonneriez aussi ?

– Comment ! ma pauvre enfant, c'est déjà fait depuis longtemps. Tenez, je ne pense plus du tout à ce qui s'est passé. Descendons voir votre papa.

Et elles descendirent toutes deux à la bibliothèque. Lorsqu'elles furent en présence de M. Duclos, l'institutrice prit son élève par la main.

– Voici, dit-elle, une petite fille qui regrette bien sa conduite de tout à l'heure ; elle a beaucoup pleuré et elle espère que vous voudrez



bien lui pardonner.

La jeune fille savait combien il est difficile, pour un enfant, de parler dans certaines circonstances, et elle était venue au secours de ce petit cœur tout troublé par l'émotion.

M. Duclos prit sa fille et la serra dans ses bras. Ah ! je vous assure qu'il ne marchanda pas son pardon.

Croyez-moi, mes petits amis, les papas ne sont pas si sévères que vous le pensez. Lorsqu'ils sont forcés de punir, leur cœur saigne, et ils sont bien heureux lorsqu'on leur fournit la moindre petite occasion de pardonner.

La paix était rétablie partout ; car vous vous imaginez bien que la maman avait également signé à deux mains.

Corinne put donc, dans l'après-midi, faire sa promenade habituelle avec sa chère institutrice ; car, maintenant, elle aimait la jeune fille de tout son cœur, et elle n'aurait pas voulu, pour beaucoup, lui faire la moindre peine.

En marchant dans le parc, elles causaient de

tout ce qu'elles voyaient. L'institutrice enseignait à son élève les noms des plantes utiles, et des rares oiseaux que l'automne n'avait pas encore chassés. Puis, en lui faisant admirer les beautés de la nature, elle lui parlait de la splendeur et des bontés du Créateur, qui répand partout l'abondance et veille sur tout avec le soin d'un tendre père.

Celui qui a l'âme élevée et le cœur bien placé trouve, à chaque pas, des preuves de la bonté inépuisable et de la puissance infinie de Dieu.

Corinne, quoique bien jeune, comprenait tout ce que l'institutrice lui expliquait dans ce langage simple dont on doit toujours se servir quand on s'adresse aux enfants.

Elles marchaient toutes deux recueillies, l'une parlant, l'autre écoutant, lorsque, au détour d'une allée, Corinne, la première, aperçut Jean qui émondait un arbre.

Une ombre passa sur sa figure, et sa main eut un tressaillement qui fit lever la tête à l'institutrice.

Elle aperçut Jean, à son tour.

Lorsqu'elles passèrent près de lui, il ôta respectueusement son chapeau et les salua.

Corinne s'élança, sans rien dire, et saisit la main du vieux domestique :

– Jean, dit-elle, j'ai été bien méchante ce matin ; j'en ai eu beaucoup de regret, et si vous me dites que vous n'y penserez plus, je serai bien heureuse.

Le pauvre vieillard, tout ému, ne savait plus quelle contenance faire.

– Ah ! vraiment, balbutiait-il, chère petite demoiselle, là, je ne sais pas ce que vous me faites ; je me sens tout triste et tout content à la fois. Croire que je serais fâché pour cela, chère petite demoiselle ! Moi, qui l'ai bercée sur mes genoux et qui me jetterais dans le feu pour lui faire plaisir ! Ah ! bien, par exemple, tenez, je me sens tout comme ça !

Et il passa sa main sur ses yeux, d'où s'échappaient deux grosses larmes.

La petite fille sauta lestement au cou du

vieillard, lui appliqua un gros baiser sur la joue, puis se sauva par le détour de l'allée.

Jean resta tout abasourdi.

– Et croire que je lui en voulais ! cher petit ange, moi, qui n'aime que cela au monde, après Dieu et mes maîtres ! Et presque me demander pardon, encore ! Et penser que je suis resté planté là sans rien dire ! Ah ! tout de même, ça m'a réchauffé le cœur, et je crois que si je m'étais laissé faire j'aurais presque pleuré !... Allons ! allons ! n'y pensons plus, poursuivit-il en voyant que l'émotion le gagnait, émondons nos arbres.

Pendant ce temps, l'institutrice avait rejoint son élève qu'elle avait pressée sur son cœur, sans dire un seul mot.

La parole n'est pas toujours la meilleure expression du sentiment.

Ce fut une heureuse promenade, et lorsque Corinne rentra, elle avait le cœur rempli d'une douce joie.

C'est, mes enfants, ce qui arrive toujours quand on a accompli une bonne action, surtout

une bonne action qui a nécessité un petit sacrifice.

## II

Cinq années plus tard, un matin du mois d'avril, nous retrouvons Corinne, la figure baignée de larmes, assise dans le vestibule et regardant tristement une voiture qui stationnait sur le chemin, chargée de malles et de paquets.

Elle était là depuis quelques instants, les yeux toujours fixés dans la même direction, lorsqu'un bruit de pas et de voix se fit entendre dans le corridor.

C'était l'institutrice que M. et Mme. Duclos allaient reconduire jusqu'à la voiture qui l'attendait en dehors du parterre.

En la voyant, Corinne se jeta dans ses bras, en pleurant davantage. Elle ne pouvait se résoudre à la laisser partir.

Car, pendant ces cinq années, elle avait pu connaître les trésors de ce cœur dévoué, et apprécier l'amie qui l'avait si souvent soutenue dans ses faiblesses et relevée de ses chutes.

Il fallut cependant se dire un dernier adieu, et Corinne regardait encore, en agitant son mouchoir, pendant que déjà la voiture était disparue derrière un massif d'arbres qui bordait le détour de la route.

La petite fille, maintenant âgée de treize ans, et aussi aimable qu'elle avait été maussade autrefois, allait terminer son éducation dans un pensionnat.

Quant à l'institutrice, elle allait recommencer ailleurs la tâche qu'elle venait de terminer ici, et continuer cette vie de dévouement et de sacrifices que le monde sait rarement apprécier, mais pour laquelle Dieu doit réserver une récompense à part dans les trésors de son éternelle bonté.

**Jean-Louis**

# I

Jean-Louis avait douze ans.

Son père était cultivateur et exploitait une jolie ferme dans une des paroisses du bas du fleuve.

La famille était nombreuse, mais vivait assez à l'aise ; seulement il fallait travailler et quelquefois travailler dur.

C'est là ce qui déplaisait à Jean-Louis. Jouer à la balle ou aux billes, courir les bois pour dénicher les oiseaux ou cueillir des fruits, faire la pêche ou la chasse, lui était assez agréable ; les messieurs de la ville qui venaient passer leurs vacances sur les bords du fleuve, faisaient tout cela ; c'était de bon genre. Mais conduire les bœufs ou les chevaux de charrue, soigner les bestiaux, sarcler le jardin ou rechausser les pommes de terre, les choux et les navets, cela ne lui convenait pas le moins du monde.



Il consentait bien, de temps à autre, à mener les chevaux au pâturage, après le travail de la journée – cela lui faisait faire une course assez agréable et peu fatigante. Mais, pour tout le reste, il n'en était point ; et il n'y avait que la voix du père, appuyée du sifflement irrésistible d'une baguette de coudrier, qui pût vaincre cette résolution bien arrêtée, ou, pour appeler les choses par leur nom, ce déplorable entêtement.

Et puis, durant la morte saison, est-ce qu'on ne poussait pas la cruauté jusqu'à envoyer Jean-Louis à l'école ? À quoi bon l'école ? Un honnête homme ne peut-il pas vivre, et vivre heureux, sans savoir lire et sans avoir la tête farcie de grammaire et de géographie, pour ne pas parler de l'arithmétique et du catéchisme ?

Travailler le moins possible et jouir le plus qu'on peut, telle était donc la méthode de Jean-Louis. C'est excellent pour les commencements, mais désastreux pour la fin, comme Jean-Louis devait en faire plus tard la triste expérience.

Mes jeunes lecteurs ont déjà dû s'apercevoir d'après ce que je viens de dire, que notre héros,

avec des dispositions semblables, n'était pas dans la voie qui conduit à la perfection.

J'avoue qu'il était rempli de défauts. Il était paresseux, colère, grossier, querelleur et détestait l'eau et le savon presque à l'égal de l'école et du travail. Cet aveu me coûte beaucoup, mais enfin, il faut bien dire la vérité quand le devoir commande de la déclarer.

Et ceci m'amène tout naturellement à vous faire remarquer que, parmi tous les défauts qui le déparaient, Jean-Louis avait une qualité, oh ! mais une belle qualité : on ne l'avait encore jamais entendu faire un mensonge. Cela vous paraît étonnant, et, pourtant, c'est tel que je vous le dis. Comment cette belle qualité avait-elle pu ne pas être étouffée par tant de vilaines habitudes ? Je n'en sais rien, et c'est un secret de la Providence.

Vous avez vu, quelquefois, au milieu d'une touffe de mauvaises herbes, s'élever droite et fière une belle plante, portant une fleur éclatante et parfumée, qui se balance au-dessus de ces herbes malfaisantes comme si elle respirait un air

à part ou se nourrissait d'un suc choisi. Ou bien, encore, n'avez-vous pas remarqué, dans les bois, le long d'un de ces ruisseaux bourbeux qui ressemblent à une conscience coupable, un tout petit endroit dans l'enfoncement de la rive, où l'eau toujours limpide permet d'apercevoir le sable brillant du fond. C'est un secret de la nature, que l'on peut, d'ailleurs, expliquer assez facilement.

Eh ! bien, cette qualité, dans l'âme de Jean-Louis, était comme la fleur et l'eau limpide dont je viens de vous parler. Cependant, c'était plus qu'un secret de la nature matérielle, c'était le mystère de la bonté divine, et ces mystères se constatent mais ne s'expliquent pas.

Je vous ai donc dit que Jean-Louis, à l'époque où je l'ai connu, avait douze ans et possédait une foule de défauts, moins celui de ne pas dire la vérité.

Or, Jean-Louis comptait bien ne pas vivre encore très longtemps de la vie qu'il menait. Le propre des paresseux est de ne jamais s'amuser réellement et d'être mécontents de tout, même de

leur oisiveté.

Jean-Louis ne faisait pas exception à la règle générale.

Son père avait essayé tous les moyens de le ramener dans la bonne voie. Rien n'avait réussi. Il ne cédait qu'à la force, c'est-à-dire au fouet. Dès que la douleur était passée, il recommençait de plus belle.

La mère avait également mis en œuvre toute sa douceur, toute sa patience ; le malheureux enfant n'en continuait pas moins à se conduire à sa guise.

Bref, Jean-Louis était devenu insupportable ; il boudait tout le monde, et tout le monde le détestait. Il ne parlait plus que sur ce ton cassant et bourru des gens qui sentent leur tort sans vouloir l'avouer. Ses camarades ne l'appelaient plus que du nom de *grognon*, ce qui le faisait entrer dans des colères sourdes et prolongées. Il était complètement déclassé.

Enfin, un soir, dégoûté de tout et surtout de lui-même, il descendit sur la grève à la tombée de

la nuit, et, suivant la rive du fleuve, il marcha devant lui, sans savoir trop où il allait.

Il quittait sa famille, sans lui dire adieu, sans penser aux larmes de sa mère et aux vives inquiétudes que ce départ allait causer. Hélas ! Jean-Louis avait déjà le cœur presque fermé à ces douces émotions qui sont à la vie ce que le parfum est à la fleur. Il ne songeait qu'à lui-même ; tout ce qui touchait les autres ne lui importait guère.

Il chemina donc tranquillement sur la grève, le long des branches, tant que dura le crépuscule ; puis, lorsque la nuit fut tout à fait tombée, et qu'il n'eut plus à craindre d'être reconnu, il remonta vers le grand chemin et continua sa route, allant, comme il le croyait, à la conquête du bonheur et de la liberté.

Cependant, vers neuf heures du soir, pendant que notre héros poursuivait son voyage, on avait commencé, dans sa famille, à concevoir des inquiétudes. Le père de Jean-Louis alla s'informer chez les voisins ; mais personne n'avait vu le déserteur. Avec l'aide de quelques

amis, et muni d'une lanterne, il parcourut les environs, explora les buissons et les fossés ; mais toutes ses recherches furent vaines ; et lorsqu'il rentra accablé de fatigue, sur les deux heures du matin, il se laissa tomber sur une chaise, la tête entre les mains, et resta là sans dire un mot, pendant que sa femme, assise près de la table, veillait et pleurait et jetait de temps en temps un coup d'œil vers la porte, dans l'espoir de la voir s'ouvrir. Mais la porte resta close. Ce fut une longue et triste nuit.

Le lendemain et les jours suivants, les recherches recommencèrent. On s'informa dans les paroisses : personne n'avait vu Jean-Louis.

Enfin, au bout de quelques semaines, les parents de Jean-Louis en prirent leur parti ; son couvert, qui jusque-là avait été mis à la table de la famille, fut retranché. Le père avait la figure plus sombre, la mère pleurait plus souvent, vers le soir, mais la famille reprit son train de vie ordinaire. On ne parla plus du fugitif, pour tâcher de l'oublier.

Cependant, le soir de son départ, Jean-Louis

avait marché jusque vers les onze heures. Il avait fait plusieurs lieues ; la faim et la fatigue commençaient à le gagner. Arrêter dans les maisons, il n'y fallait pas songer ; car, comme Jean-Louis n'était pas menteur, il eût été obligé, à la première question, de dire qu'il était parti en déserteur. À trois ou quatre reprises, il essaya de pénétrer dans les granges qu'il voyait ouvertes ; mais les chiens faisaient bonne garde et aboyaient assez fort pour éveiller tout le canton. D'ailleurs, il vaut autant l'avouer de suite, Jean-Louis avait grand-peur des chiens et aimait toujours à conserver, entre eux et lui, une distance respectable. C'est une faiblesse, direz-vous ; je vous crois, mais je connais bien des hommes qui la partagent. Quoi qu'il en soit, vers minuit, Jean-Louis, n'y tenant plus, avisa un bocage d'épinettes qui s'élevait sombre et silencieux à quelques arpents du chemin sur la lisière de la forêt, et y pénétra non sans trembler un peu.

Pour un enfant, le bois n'est jamais rassurant, surtout la nuit.

Notre héros choisit une épinette trapue qui

étendait ses basses branches en arceaux épais au-dessus du sol tapissé de feuilles mortes. Il se blottit dans cette espèce de caverne, et après avoir fait sa prière du mieux qu'il put, il essaya de s'endormir.

Mais, hélas ! le sommeil qui, tout à l'heure, lui faisait pencher la tête, semblait maintenant le fuir, pour le laisser en proie à une sorte de tremblement nerveux qui ne lui permettait pas de clore l'œil.

C'est que Jean-Louis n'avait pas compté avec ces mille bruits vagues et mystérieux qui planent, la nuit, sur le silence des forêts et ressemblent à des esprits qui se parlent d'un arbre à l'autre et soupirent dans les feuilles, comme les échos douloureux d'un cœur trop plein.

Et puis, il y avait la peur des ours et des loups, le souvenir des loups-garous, des feu-follets, des chiens-volants, et de tous ces personnages effrayants dont il avait entendu raconter les histoires, le soir à la veillée.

Le craquement d'une branche, la chute d'une feuille sèche, la plainte d'un oiseau le faisaient



tressaillir et penser à toutes sortes de choses effrayantes. Il eût donné beaucoup pour être couché chaudement dans son petit lit, à l'abri de tout danger, même avec la perspective d'aller passer toute la journée du lendemain à l'école. Dans sa position présente, tout ce qu'il avait considéré autrefois comme des malheurs insupportables lui apparaissait comme des inconvénients bien faciles à endurer, et il n'eût pas hésité à échanger cette nuit contre tout un été de sarclage ou d'école.

Pour comble de malheur, vers deux heures du matin, la pluie se mit à tomber pressée et froide – car on était en septembre. Jean-Louis n'y fit d'abord que peu d'attention : les branches de l'épinette le protégeaient suffisamment. Mais au bout de quelque temps, quand l'arbre fut bien humecté, de larges gouttes d'eau commencèrent à tomber sur Jean-Louis pour se succéder ensuite plus rapidement. Bref, au bout d'une heure, notre héros était complètement trempé. Il lui fallut pourtant attendre le jour dans cette position gênante.

Enfin, vers six heures du matin, il put quitter son trou humide et étirer un peu au soleil levant ses membres engourdis.

La journée s'annonçait superbe ; mais Jean-Louis n'avait rien mangé et la faim le faisait souffrir. En suivant la lisière du bois, il put trouver quelques mûres sauvages et quelques framboises oubliées aux branches. Il découvrit également des noisettes, dont les écorces piquantes lui causèrent aux mains de cuisantes démangeaisons.

Ce fut un bien maigre repas, et l'humidité aidant, Jean-Louis en vint à la conclusion que les choses ne pouvaient plus aller ainsi. Il en avait assez d'une liberté aussi dure ; il pensa à l'enfant prodigue et résolut de retourner à la maison de son père.

Il quitta donc le bois et redescendit vers le grand chemin.

L'endroit où il se trouvait n'avait pas d'habitations. Au nord du chemin et au pied des rochers taillés presque à pic, on apercevait le fleuve qui se dorait sous les rayons du soleil

levant et que sillonnaient au loin les voiles grises des barques de pêcheurs. Tout au fond, on distinguait la ligne bleue des montagnes du nord, couronnées de belles vapeurs blanches.

Jean-Louis alla s'asseoir sur une grosse pièce de bois carré oubliée au sommet de la falaise, et attacha ses yeux sur ce grand spectacle, qu'il contempla longtemps. Peu à peu, il appuya sa tête sur sa main, puis la laissa retomber jusque sur la pièce de bois, où il finit par s'étendre et s'endormir.

## II

Lorsque Jean-Louis s'éveilla, le soleil marquait midi. Il faisait chaud et une légère brise du sud ridait la surface du fleuve. Notre voyageur, maintenant que ses hardes étaient sèches et qu'il se sentait lui-même reposé, commençait à oublier un peu ses terreurs de la nuit, et les résolutions qu'elles lui avaient fait

prendre.

Il se mit à cueillir des poires sauvages qui croissaient en abondance sur l'escarpement de la falaise, puis, d'arbre en arbre, il descendit jusque sur la grève et, tout à fait décidé, maintenant, à ne pas retourner chez son père, il poursuivit son chemin le long du fleuve.

Les enfants oublièrent vite ; il avait déjà oublié sa nuit d'angoisse, et ne songeait pas que le déclin du soleil allait probablement le replacer dans la même position.

Après avoir marché pendant environ une demi-heure, Jean-Louis arriva près d'une anse assez profonde où il découvrit un joli brick qui se balançait sur ses ancres. Ce bâtiment était venu pendant la nuit chercher un abri contre l'orage, et s'apprêtait maintenant à profiter de la brise d'en haut et du jusant, pour poursuivre sa route.

Au moment où Jean-Louis arrivait, le capitaine, qui était descendu à terre avec deux de ses matelots, mettait le pied dans son canot pour retourner à bord.

L'enfant les regardait d'un œil d'envie. Ce que voyant, le capitaine redescendit sur la grève et s'approcha de lui pour lui demander où il allait ; car il était étonné de voir un enfant si jeune dans ce lieu isolé. Malheureusement, il parlait une langue que Jean-Louis ne comprenait pas. Mais un des matelots qui étaient dans le canot, s'approcha à son tour, sur un signe du capitaine. C'était un Acadien, et Jean-Louis lui dit franchement qu'il avait quitté le toit paternel et qu'il voulait voir le monde.

Lorsqu'on lui offrit de monter à bord en qualité de mousse, il ne put dissimuler sa joie et accepta des deux mains.

Une demi-heure après, il se promenait fièrement sur le pont du brick, après avoir dîné avec l'équipage, qui se composait de cinq hommes, en sus du capitaine. Sur les deux heures, Jean-Louis reconnut, en haut des côtes, son clocher natal, et il put même apercevoir, dans un enfoncement, la maison blanche qu'il avait quittée la veille et où son père et sa mère pleuraient sans doute en pensant au fils disparu.

Ce souvenir l'attendrit jusqu'aux larmes, et en ce moment, il aurait donné tout au monde pour pouvoir aller se jeter dans les bras de sa mère.

Mais le brick filait rapidement sous le grand largue, et, bientôt, le clocher avec la maison blanche se fondirent dans les découpures bleues de la côte.

Toute cette journée et la journée suivante furent pour Jean-Louis des jours de fête. On n'exigeait de lui que peu de travail ; il se chauffait au soleil tant que le soleil brillait et dormait bien la nuit dans son petit cadre ; car la mer était calme. Mais le troisième jour, sur les neuf heures du matin, il s'éleva une grande brise du large. Les vagues commencèrent à se former et le brick dut se mettre à louvoyer pour ne pas être entraîné hors de sa course.

Tant que dura le jour le bâtiment se comporta assez bien, penchant un peu sur sa hanche et n'embarquant point d'eau. Mais quelques minutes après le coucher du soleil, le vent se mit à souffler avec une grande violence ; il fallut amener toute la toile et mettre à la cape sous la

voile d'artimon. À mesure que la nuit se faisait, la tempête redoublait de rage ; le vent hurlait dans les cordages et les haubans craquaient sous l'effort des mâts. À un moment, le vaisseau dansait sur la crête d'une vague, et, l'instant d'après, il plongeait au fond du gouffre, embarquant, dans sa chute, d'énormes paquets de mer. Tout l'équipage était aux pompes et travaillait relâche. Seul, Jean-Louis était réfugié dans son cadre et tremblait de tous ses membres. Le mouvement du vaisseau le rejetait violemment de côté et d'autre, et il était obligé de se tenir cramponné au rebord de son lit pour ne pas être lancé sur le carré. Pour surcroît de malheur, le mal de mer se mit de la partie, et Jean-Louis fut pris de nausées terribles accompagnées de violents vomissements. Plusieurs fois, durant cette longue nuit, il crut sa dernière heure venue. Ce qu'il endura d'angoisses ne peut se comprendre que par ceux qui, à un âge si tendre, ont subi une tempête en mer.

Enfin, vers huit heures, le lendemain matin, le vent sauta à l'ouest, la tempête se calma peu à peu et le brick put reprendre sa course. Lorsque

Jean-Louis remonta sur le pont et qu'il vit les dégâts que cette nuit terrible avait causés, il eut un renouvellement de frayeur, et se promit bien, en lui-même, que s'il pouvait une fois débarquer, on ne le verrait jamais remettre le pied sur un navire.

Ce n'est pas tout ; il fut obligé de travailler comme les autres, pour aider, dans la mesure de ses forces, à réparer les avaries. Servir le charpentier, défaire les cordages pour les épissures, faire chauffer le brai et l'appliquer sur les joints et sur les cordes ; il en eut pour trois longues journées à travailler sans relâche. Et avec cela, il était encore tout malade des effets de ses nausées et ne pouvait presque pas prendre de nourriture.

Enfin, le cinquième jour, vers le soir, le brick vint jeter l'ancre dans la baie de Miramichi, et Jean-Louis se prit à espérer de nouveau<sup>1</sup>.

Le lendemain on commença à décharger la

---

<sup>1</sup> La baie de Miramichi s'ouvre sur la côte du Nouveau-Brunswick, à l'entrée du détroit de Northumberland.



cargaison du vaisseau. L'ouvrage était dur et Jean-Louis avait aux mains des ampoules. Quand je dis que l'ouvrage était dur, j'entends que Jean-Louis le trouvait ainsi, habitué qu'il était à ne faire œuvre de ses dix doigts, car, en fin de compte, ce n'était pas un travail trop difficile à supporter, et l'équipage ne s'en plaignait pas.

Mais Jean-Louis était paresseux, nous l'avons déjà dit. Aussi se lassa-t-il bientôt de ce qu'il appelait une rude corvée, et, un bon soir, il quitta le brick, sans avertir personne et se sauva vers la campagne.

Voilà encore une action qui n'est pas à l'honneur de Jean-Louis. S'il avait demandé son congé au capitaine, il est certain qu'il l'eût obtenu sans trop de difficulté. Il aurait pu partir la tête [haute] et non pas comme un malfaiteur qui évite les grands chemins et la lumière du soleil. Plaignons Jean-Louis, mais gardons-nous de lui jeter la pierre, nous souvenant que, dans bien des circonstances, notre conduite n'a peut-être pas été tout à fait exempt de blâme. En examinant un peu sa propre conscience, on se sent porté à avoir plus

d'indulgence pour les actions d'autrui.

D'ailleurs, tout ne fut pas rose, dans cette seconde expédition de notre héros, et il eut à endurer bien des souffrances, le long de la route.

Enfin, au bout de trois jours, affamé et brisé de fatigue, il alla frapper à la porte d'une ferme isolée, et demanda un morceau de pain avec la permission de se reposer un peu. Cette fois, Jean-Louis était bien tombé. Toute la famille était aux champs, hors la fermière, qui gardait la maison, avec un petit garçon de trois ou quatre ans.

C'était une bonne Acadienne qui s'attendrit au premier coup d'œil sur l'état de notre héros. Elle lui donna un grand bol de lait avec une grosse miche de pain. Il y avait longtemps que Jean-Louis n'avait été à pareil festin ; aussi s'en donna-t-il à bouche que veux-tu.

Après son repas, il se mit en frais d'amuser le petit garçon de la fermière. Comme tous les paresseux, Jean-Louis était rempli de petits agréments de société, lesquels avaient été sa seule étude. Il marchait sur les mains, faisait la roue, se suspendait par les pieds aux bâtons de l'échelle,

fabriquait, avec son seul mouchoir, des rats, des souris, voire des bons hommes très sortables. Bref, il enchantait le bambin qui ne voulait plus le quitter, et gagna tout à fait le cœur de la fermière.

Le soir, lorsque les travailleurs revinrent du champ, la bonne femme eut une longue conversation avec son mari, et il fut décidé que l'on garderait Jean-Louis jusqu'au printemps – s'il voulait travailler – et qu'il aurait, pour ses services, la nourriture et l'habillement, plus un écu par mois.

Jean-Louis, consulté, trouva ces offres magnifiques et n'eut garde de les refuser.

Voilà donc notre héros valet de ferme et contemplant devant lui un avenir doré. Étrange contradiction ! Chez son père, il trouvait ces travaux humiliants et dégradants ; ici, ils lui apparaissaient sous un jour tout à fait agréable. Mais laissons faire un peu. Peut-être Jean-Louis changera-t-il d'avis, la chose lui est déjà arrivée. Et d'ailleurs, il n'est pas le seul de son espèce : j'ai connu bien des enfants du même âge et même plus vieux qui brûlaient le lendemain ce qu'ils

avaient adoré la veille. Ce sentiment est un peu dans la nature humaine, et l'âge mûr lui-même n'en est pas exempt.

Le lendemain, Jean-Louis commença son travail. Il ne s'agissait plus de faire des cabrioles pour amuser un enfant de trois ans. Il fallait aller au champ et travailler d'importance. Le fermier n'était pas un homme dur ; mais il n'aimait pas les paresseux et, chez lui, on gagnait son pain.

Je vous surprendrai, peut-être, en vous disant que Jean-Louis ne se fit pas trop tirer l'oreille. Son expérience passée lui avait-elle fait prendre les choses sous un jour nouveau ; ou bien, la Providence, qui veille sur les plus petits, lui avait-elle soufflé au cœur un peu de courage ? Je crois qu'il y avait des deux. Dans tous les cas, Jean-Louis en avait gagné beaucoup ; et il faut lui tenir note de ce bon point, puisque nous ne lui avons pas ménagé les mauvais.

Lorsque la moisson fut engrangée et les pommes de terre mises en cave, on put se reposer un peu. Il était temps. Jean-Louis commençait à faiblir. La récolte des pommes de terre, surtout,

l'avait désenchanté. Il faut dire que c'est un travail ennuyeux, surtout pour celui qui n'y est pas habitué ; et beaucoup de mes petits lecteurs comprendront que Jean-Louis se soit un peu relâché.

L'hiver venu, notre héros fut adjoint à l'aîné des garçons dont la tâche était de soigner les bestiaux. Ce n'est pas un métier difficile.

Eh ! bien, croiriez-vous que Jean-Louis ne fut pas du tout content, qu'au contraire, il se trouva le plus malheureux des *hommes* ? C'est pourtant vrai. Mais, il faut s'expliquer : Jean-Louis avait peur des chevaux, une peur invincible. Quand il lui fallait pénétrer près de la crèche, pour porter le foin, l'avoine ou l'eau, il tremblait de tous ses membres et se croyait sur le point de mourir. Il avait tort, me direz-vous : les chevaux n'ont pas pour habitude d'avaler les enfants. D'un autre côté, si vous songez que Jean-Louis, à l'âge de quatre ans, avait été saisi entre les puissantes mâchoires d'un étalon et rejeté violemment à vingt pieds plus loin ; que, dans sa chute, il avait été très maltraité et qu'il en avait eu pour près

d'un mois à garder le lit ; vous comprendrez combien son imagination avait dû être frappée, et comment la peur pouvait encore durer. Il ne faut pas encourager la poltronnerie ; mais il ne faut non plus, parce qu'on a les nerfs solides, se moquer de ceux que leur constitution plus faible, ou les suites d'un accident rendent moins hardis.

Donc Jean-Louis avait peur. Il y avait surtout un grand cheval blanc qui lui causait des transes mortelles. Les animaux ont plus d'esprit qu'on ne le pense. Or, ce cheval blanc avait deviné les craintes de Jean-Louis, et chaque fois que l'enfant s'approchait pour le soigner ou le bouchonner, il couchait l'oreille, frappait du pied et geignait d'une manière qui paraissait terrible. Quand il fallait surtout lui mettre la bride, c'était toute une cérémonie.

Jean-Louis en dépérissait. Aussi, lorsque le printemps fut revenu, était-il tout découragé.

Il eut l'idée de s'enfuir ; mais une bonne pensée lui vint : il demanda son congé qui lui fut accordé, non sans quelques difficultés. Car le fermier trouvait, avec raison, qu'ayant nourri et

logé Jean-Louis à ne faire presque rien pendant la morte-saison, il était juste qu'il profitât de ses services à l'heure du travail. Cependant la bonne fermière intervint encore, et, un beau matin d'avril, Jean-Louis put partir avec un sac rempli de vivres et cinq beaux écus tout neufs cousus dans la doublure de son paletot.

Il y a des gens qui ont fait le tour du monde avec beaucoup moins.

### III

Aussi Jean-Louis cheminait-il content comme un prince – puisqu'il est entendu que les princes doivent toujours être en liesse. Il croyait ne jamais voir le bout de ses cinq écus. Ne troublons pas sa joie.

Il marcha toute la journée, ne s'arrêtant que de temps à autre, pour ouvrir son sac et y prendre quelques vivres.

Vers le soir, il arriva dans un gros bourg à l'entrée duquel il remarqua une tente immense presque aussi haute qu'une église, dressée dans un petit champ, à côté du chemin public. Il trouva cela assez extraordinaire, mais ne s'en occupa point davantage pour le moment, et entra dans une maison d'ouvrier où il obtint la permission de passer la nuit.

Cependant, comme il se mettait à souper, toujours aux dépens de son bissac, il entendit un grand bruit dans la rue, et, curieux comme le sont les enfants de tous les âges, même ceux qui ont dépassé la cinquantaine, il sortit pour voir qui causait ce tapage.

C'était une longue file de chevaux, de mules, de chariots conduits par des hommes en brillants uniformes ; en tête marchait une fanfare qui faisait retentir l'air de ses notes sonores et joyeuses.

Jean-Louis put se renseigner sans quitter la place : c'était une compagnie de cirque.

Le cirque ! Quel mot peut faire rêver comme celui-là une tête de douze ans ! Je me reporte vers



mon enfance, à l'époque où, pour la première fois, ce mot frappa mon oreille, et où la chose elle-même s'offrit à mes yeux.

C'était plus que de la joie ; c'était presque du délire.

Aussi, Jean-Louis, rentré dans la maison, mangea-t-il son pain avec la plus grande distraction. La procession des chariots lui trottait par la tête. Dès qu'il eut terminé son repas, il voulut sortir, pour aller aux informations et tâcher d'apprendre si le cirque devait s'ouvrir ce soir-là.

Mais ici, il rencontra un obstacle auquel il ne s'attendait pas. Comme il mettait la main sur la clenche de la porte, le maître de la maison sortit d'une chambre qui donnait sur la cour.

– Où vas-tu, mon garçon ? lui dit-il.

Jean-Louis fut un peu surpris ; cependant il répondit avec beaucoup de franchise :

– Je voudrais aller voir le cirque.

– Cela pourrait se faire ; mais, en attendant, on ne laisse pas sortir les enfants tout seuls, le soir ; et puisque tu as demandé à coucher ici, tant que

tu seras dans ma maison, je réponds de toi, et il faut m'obéir. Si tu tiens à sortir maintenant, tu n'auras pas besoin de revenir ce soir, la porte sera fermée. Mais il y a un autre moyen de s'entendre. Je vais moi-même conduire mes deux petits garçons au cirque, tout à l'heure, si tu veux nous accompagner, tu es le bienvenu ; cela te va-t-il ?

Jean-Louis était enchanté de la tournure que prenaient les choses ; aussi accepta-t-il avec reconnaissance l'offre de l'excellent ouvrier.

Une heure après, il pénétrait, avec ses nouveaux amis, dans la grande tente qu'il avait remarquée en entrant dans le bourg.

Tout le temps que dura cette représentation, Jean-Louis ouvrit les yeux le plus qu'il put. Les chevaux dressés, les chiens savants, les costumes brillants, les mules rétives, les sauts et les cabrioles, et jusqu'aux quinquets fumeux, tout le transporta d'aise. Il aurait voulu que cela durât toujours. Aussi, en revenant, il avait du cirque plein la tête ; il en rêva même pendant la nuit.

Le lendemain, il dut se lever de bonne heure ; car on ne flâne pas, dans les maisons d'ouvriers.

Il était songeur et ne parlait presque pas. Le maître de la maison s'en aperçut.

– Eh bien ! mon garçon, lui dit-il, qu'est-ce que tu vas faire maintenant ? Ta figure m'intéresse, et je serais fâché de te voir mal tourner.

Jean-Louis avait une idée fixe, c'est ce qui le rendait songeur : il voulait s'engager dans la compagnie de cirque. L'ouvrier essaya de le détourner de ce projet, mais ce fut en vain. La résolution de Jean-Louis était prise et il aurait cru, en ne la poursuivant pas, manquer le bonheur de toute sa vie.

Lorsque l'ouvrier le vit si bien décidé, il voulut au moins l'aider à prévenir autant que possible les suites fâcheuses de ce mauvais pas.

Il alla avec lui trouver le directeur de la compagnie, qui se préparait à partir pour un autre endroit, et voulut que l'engagement ne fût que pour une année. Jean-Louis n'en aurait pas ainsi pour bien longtemps à souffrir, dans le cas où il trouverait le métier trop dur.

Tout étant réglé, Jean-Louis resta avec son nouveau maître, et l'ouvrier s'éloigna le cœur triste. Il regrettait de voir un garçon si jeune courir ainsi les campagnes sans protection et exposé à contracter les plus funestes habitudes. Il songeait à ses propres enfants et cela le faisait penser à l'inquiétude que devaient éprouver les parents de Jean-Louis. Quoi qu'il en soit, il avait fait son possible pour détourner ce dernier de son projet, et cette satisfaction du devoir accompli allégeait un peu sa tristesse.

Voilà donc Jean-Louis au comble de ses désirs. Le directeur l'avait accueilli avec un véritable empressement ; c'était, croyait-il, de bon augure.

La grande tente était déjà démontée, et on empilait sur les chariots toutes les pièces de la charpente. Jean-Louis remarqua avec un certain désappointement que tout le brillant de la veille avait l'air beaucoup plus terne au grand jour. Les écuyers du soir précédent étaient maintenant hâves, sales, mal vêtus, presque lourds dans leur démarche. Les chevaux portaient bas la tête ; les

caniches savants se mordaient à belles dents et grognaient comme d'obscurs chiens de village. Les gymnastes, grands et petits, paraissaient malades et souffreteux. Bref, tout cela ressemblait à un pique-nique sur lequel est tombé un gros orage.

Jean-Louis fut mis à l'ouvrage comme les autres ; il lui fallut transporter des planches, atteler les chevaux, enfin, travailler sans relâche jusqu'à l'heure du dîner. Comme il en arrive toujours pour les derniers venus, il fut un peu le valet de tout le monde. On ne lui ménageait pas les corvées, et, souvent, il avait des coups par-dessus le marché, lorsqu'il n'était pas assez prompt à répondre à l'appel.

Ce n'est pas tout. Il fut obligé de suivre un cours de gymnastique, et quel cours ! Trois heures durant, chaque jour, il lui fallait s'exercer à soulever des poids, travailler sur la barre horizontale, grimper et descendre dans les échelles, à l'aide des mains seulement. Au bout de huit jours, il avait les membres tous endoloris, et ces exercices étaient devenus pour lui un

supplice véritable. Mais il n'y avait pas moyen de regimber, car le fouet du directeur ne badinait pas. Puis, après avoir ainsi travaillé dur ou marché toute la journée, il fallait les soirs de représentation, faire le service dans la tente, et avoir un visage souriant ; autrement on était sévèrement puni.

S'esquiver, il n'y fallait pas songer : Jean-Louis était gardé à vue, ni plus ni moins qu'un prisonnier.

Ce que notre héros fit d'amères réflexions, pendant les deux mois qu'il suivit la compagnie de cirque, de village en village, remplirait un gros volume. Il passa bien des nuits à verser des larmes brûlantes sur le triste état où l'avait réduit sa paresse. Car il voyait bien, maintenant, que la faute tout entière en était à lui et qu'il n'avait le droit d'accuser personne.

Je ne sais pas trop où Jean-Louis en serait arrivé, si un accident ne fût venu interrompre soudainement sa carrière.

Un jour qu'il était plus fatigué que de coutume, on l'avait forcé de grimper pour la

troisième fois au sommet d'une échelle mobile, lorsque, en voulant saisir le dernier échelon, la main lui manqua et il retomba lourdement sur le sol, d'une hauteur de près de vingt-cinq pieds.

On le ramassa moulu et avec un bras cassé.

Pendant les deux derniers mois, la compagnie de cirque avait constamment marché en donnant ses représentations, de sorte que, le jour de la chute de Jean-Louis, elle se trouvait dans un village situé à environ douze milles de Portland, dans l'état de Maine.

On mit donc le blessé sur un matelas, pour le transporter à la gare du chemin de fer, et un des employés de la compagnie fut chargé de le conduire à l'hôpital de Portland, où Jean-Louis fit tristement son entrée après un trajet d'une demi-heure.

Il souffrait beaucoup, car les secousses du wagon avaient dérangé la clisse temporaire appliquée à son bras.

Cependant, lorsqu'il se vit installé dans un lit relativement propre et qu'on eut clissé son bras

de nouveau, le malade éprouva un grand bien-être et s'endormit profondément, car depuis longtemps il manquait de sommeil.

Le membre fracturé mit du temps à guérir, et ce ne fut qu'au bout de six semaines et après avoir beaucoup souffert et pleuré, que Jean-Louis se trouva, un jour, sur le trottoir, en face de l'hôpital, libre et guéri, mais complètement dépourvu de ressources et ne connaissant pas même les rues de la ville.

## IV

Il n'y avait pas moyen de rester sur ce trottoir ; il fallait aviser à faire quelque chose. Jean-Louis songea alors qu'il lui restait trois écus dans la doublure de sa blouse ; c'était toujours de quoi l'empêcher de mourir de faim en attendant qu'il pût se créer une occupation. Il porta la main à l'endroit où était caché son petit trésor, mais l'argent avait disparu. Jean-Louis eut une sueur



froide et faillit s'évanouir. Il palpa son vêtement sur tous les sens ; il n'y avait plus rien. Il se mit à marcher au hasard et d'un air égaré : de fait, la tête commençait à lui battre un peu et sa gorge se serrait d'une manière inquiétante.

À un coin de rue, il se rencontra avec une troupe de gamins qui sortaient de l'école. Or, les enfants qui sortent de leur classe sont toujours très pressés ; et comme Jean-Louis, absorbé par son chagrin, ne regardait pas trop devant lui, il s'en suivit un choc assez violent dans lequel l'avantage resta au nombre, et le rêveur fut culbuté sans façon en dehors du trottoir.

Accident heureux cependant, et voici pourquoi. Comme Jean-Louis tombait, un des pans de sa blouse frappa sur une pierre, qui rendit un son métallique auquel il était impossible de se méprendre. Ce n'était certainement pas la pierre qui résonnait ainsi – à moins que Jean-Louis ne fût tombé précisément sur la pierre philosophale – il fallait donc qu'il y eût autre chose. Jean-Louis retourna encore et examina sa blouse, et, dans un petit coin de la doublure, tout au fond, il

découvrit un de ses précieux écus.

Ce n'était pas grand-chose, mais, en somme c'était la vie, pour le moment. Cette découverte le rendit tout joyeux, et il remercia Dieu, du fond de son cœur. C'était bien.

Car il faut le remarquer mes petits amis, nous ne voyons pas toujours clairement le bras de Dieu qui nous protège et nous soutient ; mais si nous voulions réfléchir à une foule de petites circonstances insignifiantes en apparence, qui accompagnent nos douleurs comme nos joies, nous verrions, presque à chaque pas, que nous devrions bénir et remercier lorsque nous sommes sur le point de nous plaindre et de blasphémer. Nous décidons de suite, avec notre esprit borné, et c'est ce qui nous fait faire et dire tant de choses que nous sommes, par la suite, obligés de regretter.

Jean-Louis avait souffert, et la souffrance, même chez les enfants, fait réfléchir et songer. C'est pourquoi il comprit que, malgré les fautes qu'il avait commises, la Providence avait encore les yeux sur lui. Il s'était déchiré une main dans

sa chute ; il fut presque heureux.

– Dieu, se dit-il, me fait gagner l’aumône qu’il m’envoie, c’est pour me faire comprendre qu’on n’a rien sans peine. Je ne l’oublierai pas.

Vous trouverez peut-être cette réflexion un peu profonde pour un enfant ; mais rappelez-vous que Jean-Louis, depuis bientôt un an qu’il a quitté la maison paternelle, a mené une vie assez dure pour lui ouvrir l’esprit.

Il reprit sa route, au hasard, mais avec une confiance dont il ne se rendait pas compte. Après vingt minutes de marche, environ, il arriva sur une vaste place où il vit un grand nombre de petites boutiques remplies de fruits, de légumes et de fleurs, puis, tout auprès, un grand bâtiment où allait et venait une foule affairée. Presque chaque personne portait un panier au bras, ou se faisait précéder par un petit garçon portant sur sa tête une grande corbeille en osier.

Jean-Louis comprit que c’était un marché. Il s’avança vers l’échoppe d’une vieille femme et acheta des gâteaux et des fruits pour son dîner, car la faim commençait à le presser. Puis, quand

il fut bien rassasié, il demanda s'il n'y avait pas quelque chose qu'il pût faire pour gagner sa vie. La vieille regrattière, qui avait un bon cœur, lui conseilla de s'acheter un panier et de faire comme les autres petits garçons qu'il voyait précéder les gens et porter leurs achats. On n'y gagnait pas beaucoup, mais on s'empêchait de mourir de faim. C'est du moins ce que Jean-Louis comprit du discours assez long que lui adressa la vieille ; car, malgré ses voyages, il n'entendait pas beaucoup la langue anglaise, et il en savait juste assez pour dire qu'il ne l'ignorait pas tout à fait.

Quoi qu'il en soit, la proposition de la regrattière lui sembla très acceptable ; mais, ici, il se présentait une objection : Jean-Louis avait dépensé quinze sous pour son dîner et il ne lui restait, en conséquence, que quarante-cinq sous ; ce n'était pas assez pour payer un panier. Notre héros, toutefois, ne se découragea pas si vite. Il parcourut tous les étalages des environs ; les paniers les moins chers coûtaient trois chelins. Après bien des recherches, cependant, il finit par découvrir une corbeille de seconde main, que le

marchand lui abandonnait au prix de deux chelins, sans vouloir en rabattre d'un seul sou. Il manquait donc à Jean-Louis trois sous pour parfaire cette somme.

Il alla exposer sa situation à la regrattière.

– As-tu bien réellement le dessein de travailler ? lui dit-elle.

– Certainement, je veux gagner ma vie, et assez d'argent pour retourner dans mon pays.

– Eh bien ! je vais faire pour toi, mon garçon, ce que je ne ferais pour personne au monde : je vais te prêter trois sous. Seulement il faudra me les rendre sur le premier argent que tu toucheras.

– Je vous le promets, sur ma parole : je n'ai jamais menti !

Et Jean-Louis, en disant cela, avait un petit air de fierté qui convainquit la bonne femme.

L'enfant prit les trois sous et courut acheter sa corbeille, puis il alla se placer à un coin du marché pour attendre les pratiques.

Il se tint là pendant une bonne demi-heure, regardant avidement la foule qui passait près de

lui ; mais personne ne semblait songer à réclamer ses services. À la fin, et comme il allait se désespérer, un monsieur à gilet blanc lui frappa sur l'épaule et lui fit signe de le suivre. Jean-Louis ne se fit pas prier.

Au bout de vingt minutes, ils avaient fait tous deux plusieurs fois le tour du marché et la corbeille était chargée par-dessus bords. Avec cela, il fallut trotter jusqu'à l'extrémité de la ville. Un autre garçon aurait plié sous le faix ; mais Jean-Louis était robuste et endurci à la peine : il ne faillit point et rendit sa charge à bon port. Pour cela il reçut douze sous et la promesse d'avoir encore de l'emploi.

Il se remit donc tout joyeux en chemin pour revenir au marché ; mais il ne connaissait pas les rues de la ville, il s'égara plusieurs fois, et lorsqu'il parvint à se retrouver, son absence avait déjà duré plus d'une heure. La première chose qu'il fit fut d'aller s'acquitter envers la vieille regrattière, puis il se remit à son poste. Le soir, à six heures, quand le marché se ferma, Jean-Louis avait trente-six sous bien comptés. C'était un

assez joli résultat ; mais il s'agissait de vivre et de trouver un gîte. Ici encore, Jean-Louis fut heureux d'accepter les bons offices de la regrattière, qui lui offrit un petit coin dans sa maison moyennant six sous par nuit. Quant aux repas, Jean-Louis les prenait à l'heure qu'il voulait, et là où il se trouvait.

Cependant, le marché ne se tenait véritablement que trois jours par semaine ; les autres jours étaient du chômage ou à peu près. Notre héros voulut se créer une occupation pour ce temps de repos. Il désirait gagner, et gagner le plus possible. Il s'acheta deux brosses et une boîte de cirage pour les souliers, puis les jours où il n'y avait pas de marché, il se plaçait à la porte d'un hôtel et offrait ses services pour cirer les bottes et les souliers des passants. C'est un métier qui n'a pas l'air de grand-chose, mais qui rapporte encore assez.

Jean-Louis vécut ainsi pendant deux mois, et, au commencement d'octobre, il avait amassé quinze piastres. Ce fut alors qu'il songea à mettre à exécution le dessein qu'il avait formé de

retourner chez son père.

Un matin, il se rendit donc à la gare du chemin de fer pour se renseigner sur la route qu'il avait à suivre et sur le prix du passage. On lui donnait, moyennant cinq piastres, un demi-billet pour Québec ; de là, il pouvait facilement trouver des goélettes pour se rendre jusque chez lui.

Le train partait à six heures du soir. Jean-Louis revint tout joyeux chez la regrattière. En chemin il rencontra un petit garçon de sa connaissance à qui il raconta son affaire ; car les enfants sont généralement communicatifs, et, pour Jean-Louis le fait d'entreprendre un voyage en chemin de fer jusqu'à Québec était une chose importante et qui le posait.

Mais pendant qu'il causait avec son petit camarade, il n'avait pas remarqué un étranger, assez bien mis, qui les avait croisés plusieurs fois en se promenant, et qui semblait prendre beaucoup d'intérêt à leur conversation.

Jean-Louis revint chez la regrattière, et après dîner, il lui fit ses adieux. On pleura de part et d'autre ; car la bonne femme s'était attachée à



Jean-Louis, qui, de son côté, était pénétré de reconnaissance.

À quatre heures, notre héros était déjà rendu à la gare, dans la crainte de manquer son passage. On l'informe que le bureau des billets ne s'ouvrait qu'à cinq heures et demie. Il déposa sa petite malle dans un endroit sûr, et se mit à arpenter les environs, pour passer le temps. Il se promenait depuis un quart d'heure environ, lorsque l'étranger que nous avons vu tout à l'heure vint l'accoster.

– Tu pars pour voyage, mon petit ami ? lui dit-il, en bon français.

– Oui, Monsieur, je vais à Québec.

– Ah ! je m'en doutais. Aussi bien, je suis certain que tu t'en vas avec de l'argent américain ?

– Je ne sais pas, dit Jean-Louis.

Le fait est qu'il n'avait jamais remarqué qu'il y eût une différence entre le papier-monnaie des États-Unis et celui du Canada.

– Pauvre enfant ! reprit l'étranger, d'un ton

triste, j'en étais sûr. Vois-tu, mon garçon, je suis changeur de mon métier, et je sais que souvent les gens partent d'ici pour aller au Canada, sans se douter que, là-bas, leur argent ne vaudra plus rien. Combien as-tu sur toi ?

– Quinze piastres, dit Jean-Louis, qui commençait à croire que l'étranger le sauvait d'un mauvais pas.

– Donne, mon enfant, reprit ce dernier, je vais te changer cela en billets canadiens. Et dire, ajouta-t-il, en prenant les trois billets de cinq piastres que l'enfant lui tendait naïvement, et dire que, sans moi, tu n'aurais pas même pu acheter ton passage, car on ne prend que de l'argent canadien, des voyageurs en destination du Canada.

Il mit les quinze piastres dans son gousset, puis, ouvrant un large portefeuille, il en tira quatre billets de banque de quatre piastres chacun, qu'il remit à Jean-Louis.

– Voilà, mon garçon, dit-il ; aujourd'hui le change est en ta faveur, et je te donne seize piastres pour quinze ; tu vois que je suis

honorable. Si quelqu'un de tes compatriotes a besoin de faire changer son argent, recommande-moi ; je m'appelle Smith Jones, et je tiens mon bureau à deux pas d'ici.

Là-dessus, Smith Jones s'éclipsa, laissant Jean-Louis tout enchanté du bon marché qu'il venait de conclure.

Enfin l'heure de l'ouverture du guichet arriva. Jean-Louis fit queue avec les autres, et lorsque son tour fut venu, il présenta deux billets de banque de quatre piastres et demanda son demi-billet pour Québec.

À sa grande surprise, il vit le commis repousser les deux billets en disant qu'ils étaient faux. Jean-Louis offrit les deux autres, qui eurent le même sort. Il voulut entrer en explication ; mais, dans les gares, on n'a pas le temps de jaser, le commis lui fit signe de s'éloigner et continua sa besogne.

Voilà donc le pauvre enfant atterré sous ce nouveau coup. Il se doutait bien qu'il avait été exploité par un habile escroc, et, cependant, il ne pouvait pas se persuader que son argent ne fût

pas bon. Mais, que faire ? Recommencer à travailler pour réparer cette perte ? La saison était trop avancée, il n'y fallait pas songer. D'ailleurs, Jean-Louis commençait à avoir sérieusement le mal du pays ; il voulait à tout prix revoir sa famille.

Aux États-Unis, on n'entre dans les wagons qu'après avoir montré son billet de passage. Jean-Louis guetta le moment où personne ne l'observait ; puis, avisant un monsieur très corpulent, il se faufila à ses côtés et monta dans un wagon. Un quart d'heure après, le convoi se mettait en marche.

Tout alla bien pour la première demi-heure ; mais lorsque le conducteur fit sa ronde pour recueillir les billets, la situation se tendit de nouveau. Jean-Louis offrit derechef son argent, mais le conducteur lui répéta que ces billets ne valaient rien ; qu'au contraire, ils exposaient le porteur à être arrêté et mis en prison. Jean-Louis ne savait plus que faire ; il se mit à pleurer et raconta en deux mots son histoire ; puis, en dernier ressort, il offrit sa petite malle pour payer

son passage. Le conducteur, qui n'était pas un méchant homme, ne s'emporta point, mais lui fit comprendre qu'il ne pouvait ni accepter la malle, ni le voiturier pour rien. Au contraire, son devoir était de le remettre entre les mains des autorités à la station voisine.

C'était une chose sérieuse. Car, vous n'ignorez pas qu'il y a des lois très sévères à ce sujet, et qu'une personne qui tente de passer sur un convoi ou sur un bateau à vapeur sans payer son passage, est arrêtée et condamnée à une forte amende, ou, à défaut de paiement, à un emprisonnement assez long.

Heureusement, ici encore, la Providence vint au secours de Jean-Louis. Le même gros monsieur derrière lequel il s'était dissimulé pour entrer dans les chars, se trouvait assis en arrière de lui. Il avait entendu toute la conversation.

– Combien cet enfant vous doit-il ? demanda-t-il au conducteur.

– Cinq piastres, plus dix pour cent d'amende, ce qui fait, en tout, cinq piastres et demie.

– Voici ce que vous demandez.

Et il tendit l'argent au conducteur, qui s'éloigna satisfait.

Jean-Louis n'en pouvait croire ses oreilles. Mais ce ne fut pas tout. Le monsieur le fit asseoir près de lui et lui fit raconter en détail toute l'histoire que nous connaissons. Jean-Louis ne cacha rien et pleura beaucoup. Le voyageur lui fit une remontrance paternelle ; puis, après l'avoir engagé à persister dans ses bonnes résolutions, il se leva, et fit le tour du wagon en sollicitant les offrandes charitables pour le pauvre petit. Il recueillit vingt piastres et força Jean-Louis à les accepter.

– Que cela te serve, dit-il, de leçon et d'encouragement. Quand tu seras rendu chez toi, demande bien pardon à tes parents. Tu ne comprends pas maintenant, mais tu sauras, plus tard, toute la peine que tu leur as causée.

Jean-Louis avait le cœur tout gonflé, il sanglota longtemps ; puis, comme il arrive à tous les enfants, dans leurs plus grands chagrins, il finit par s'endormir, en rêvant à la maison

paternelle.

Il ne me reste plus que bien peu de chose à ajouter.

Le lendemain matin, Jean-Louis était rendu à Québec, après avoir pris congé de son généreux bienfaiteur, et, trois jours après, il débarquait dans une anse, à trois milles en amont de la maison de son père.

Le cœur lui battait bien fort, et quoiqu'il fût assez froid, il attendit jusqu'au soir pour se présenter chez ses parents. À sept heures, il frappait timidement à la porte de la maison paternelle. Ce fut le père qui vint lui ouvrir. Il avait beaucoup vieilli pendant cette année d'absence, mais Jean-Louis le reconnut de suite et se jeta en pleurant dans ses bras sans pouvoir dire une seule parole.

Après les premiers épanchements, Jean-Louis s'inquiéta de ne pas voir sa mère.

– Est-ce qu'elle est absente ? dit-il.

– Hélas ! mon pauvre enfant, oui, elle est absente, et pour longtemps ; nous irons la voir

demain ; il y a huit jours aujourd'hui que nous l'avons mise au cimetière.

Et le pauvre homme, en disant ces mots, essuya deux grosses larmes qui coulaient sur ses joues hâlées.

– Tu as bien fait de revenir, petit, ajouta-t-il, cela va me consoler un peu.

Il ne fit pas un seul reproche à l'enfant égaré ; mais Jean-Louis, formé par le malheur, comprit tout ce qu'il y avait de grand dans ce simple silence.

– Oh ! papa, dit-il en se jetant dans les bras de son père, je ne te ferai plus de chagrin, je te le promets, et tu seras content de moi.

Aujourd'hui Jean-Louis exerce le métier de charron. Il n'est pas riche, mais il vit heureux avec sa petite famille. Le travail ne manque pas ; le cœur non plus. Jean-Louis a tenu sa parole ; il n'a plus fait de peine à son père, et, dans la paroisse, on le cite comme un modèle.

Allez chez lui, à la veillée, ou le dimanche après-midi, et il vous racontera son histoire bien



mieux que je n'ai pu le faire.

Chaque fois qu'il parle de sa jeunesse, il ne manque jamais d'ajouter :

– Je ne mérite pas mon bonheur ; mais la Providence est bonne, et, quand nous pleurons nos fautes, on dirait qu'elle a encore plus de chagrin que nous-mêmes, et qu'elle prend plaisir à sécher nos larmes par de nouveaux bienfaits.

# **Paul et Julien**

*Récit pour les grands et les petits enfants.*

Il y avait une fois, deux petits garçons qui demeuraient dans le même village, un beau grand village situé sur le bord du fleuve. Ces deux petits garçons étaient, au moment où commence cette histoire, âgés de dix ans. L'un s'appelait *Paul* et l'autre *Julien*. Celui-ci appartenait à une famille très riche ; il était fils unique, et, par conséquent, un peu choyé, un peu gâté. L'autre, Paul était le fils du forgeron de l'endroit et l'aîné d'une nombreuse famille. Ils fréquentaient tous deux l'école du village et se disputaient la première place. Une semaine, c'était Paul qui était à la tête de la classe ; la semaine suivante c'était Julien. Du reste, cette petite lutte ne les empêchait pas d'être bons amis, et après les classes, ou les jours de congé, Julien allait souvent voir ferrer les chevaux à la forge du père de Paul, tandis que ce dernier allait à son tour s'amuser fréquemment sur la grande balançoire que le père de Julien avait fait construire au bout de son verger. Cependant, malgré cette bonne amitié, il y avait

quelquefois de petits refroidissements entre les deux enfants. Je vous le dis bien bas, car cela me fait de la peine, Julien avait dans le cœur un petit grain de vanité. J'aurais mieux aimer ne pas vous l'apprendre, mais il faut bien dire la vérité, surtout quand c'est pour tâcher de corriger, et Julien serait là, devant moi, que je lui dirais la chose à lui-même. Le père de Julien était riche ; il avait une belle maison, de belles voitures et un cocher tout galonné quand il sortait dans les grandes occasions. Julien était fier de cela, ce n'est peut-être pas un bien grand mal ; mais il aimait quelquefois à faire parade de cette fortune, il en parlait avec un certain plaisir devant ses camarades plus pauvres que lui et qui devaient naturellement en être blessés. Cela était très mal, et je suis certain que vous ne voudriez jamais agir comme Julien si vous étiez à sa place.

À l'âge de onze ans, Julien quitta l'école du village pour s'en aller à la ville faire son cours dans un collège. Cela ne lui plaisait qu'à demi, car il savait bien qu'il y a une grande différence entre l'existence du collège, renfermée entre quatre murs, et cette large vie de la campagne si

pleine de mouvement, d'air et de soleil. Cependant il se consolait en songeant qu'il allait avoir le droit de porter le titre de *collégien* ou d'*écolier* et que, pendant la vacance, il s'élèverait, par ce titre et par son uniforme, au-dessus de ses anciens camarades. Oh ! la méprisable petite vanité qui montre encore sa tête.

Deux années se passent ; Julien a bien travaillé au collège, il faut le reconnaître ; mais Paul de son côté, n'a pas paressé à l'école ; il est toujours le premier de sa classe, et il achève son cours.

Un jour, Julien est à l'étude à déchiffrer une version grecque, quand on l'appelle à la chambre du directeur. Hélas ! c'est une bien triste nouvelle qui l'attend : son père vient de mourir d'un coup de sang et sa mère le rappelle au plus vite. Julien sentit que quelque chose se brisait dans sa vie ; c'était son premier chagrin, mais il était profond. Il se rendit en toute hâte auprès de sa mère et tous deux pleurèrent longtemps l'ami et le soutien qu'ils venaient de perdre. Pendant ce temps, le notaire réglait les affaires de la succession et se

trouvait en face d'un résultat qu'il n'aurait jamais soupçonné ; le père de Julien avait placé presque toute sa fortune dans une banque qui venait de suspendre ses paiements, et c'est probablement la nouvelle de ce désastre qui avait porté au pauvre homme le coup fatal.

Quoi qu'il en soit, il ne restait plus, tout liquidé, qu'un faible revenu à peine suffisant pour faire vivre Julien et sa mère avec la plus grande économie. Julien était atterré ; mais chose singulière ce n'était pas la perte de cette vie brillante qui l'affligeait : non, la douleur avait tué ou tout au moins fait fuir la vanité ; il ne pensait qu'aux privations que sa mère devait endurer et cela lui brisait le cœur. Quant à lui, il était plein de courage et décidé à travailler de toutes ses forces avec l'aide de son ami Paul, qui venait tous les jours le consoler et l'encourager. Mais un enfant de treize ans ne peut pas faire de grands travaux.

Paul, lui, se destinait à l'agriculture, et son père le conseillait fortement dans ce sens. Quant à Julien il voulait trouver quelque état qui lui

permît de gagner de suite un peu d'argent pour venir en aide à sa mère. Mais c'est précisément ce qui était le point le plus difficile à résoudre. La maison, le verger, les équipages, tout avait été vendu, et Julien et sa mère étaient installés dans une maisonnette à l'autre extrémité du village.

Après bien des tâtonnements et des discussions, il fut enfin décidé que Julien s'en irait à la ville prendre du service dans une maison de commerce. On ne lui donnait qu'une bien légère rétribution, et sa mère était obligée de payer une partie de sa pension ; mais on lui promettait davantage pour les années suivantes. Je dois vous avouer qu'il trouva la vie dure ; debout de grand matin, il lui fallait balayer et mettre tout en ordre, allumer les feux en hiver, et veiller tout le soir. Aussi, quand il arrivait à sa petite chambre pour se coucher, il tombait endormi en touchant l'oreiller. Cependant il ne se plaignait pas et travaillait courageusement. Pendant ce temps, Paul était parti pour une paroisse voisine où il s'était engagé pour cinq ans, sur une ferme modèle. Lui aussi il travaillait beaucoup, mais c'était le travail en plein air, sain

et fortifiant, qui augmente les forces plutôt qu'il ne les dépense.

Cinq années ont passé. Le père de Paul a été victime d'un accident dont il mourut au bout d'une semaine, dans de grandes souffrances. Il laisse une femme et une famille de huit enfants, à part son fils aîné. Cependant avec son marteau qui battait sans cesse le fer, il avait amassé pas mal d'écus, presque une fortune. Cette petite fortune il l'avait appliquée sur une belle et grande ferme qu'il destinait à Paul. Avant de mourir il avait fait venir ce dernier et lui avait dit : « Je m'en vais tout à l'heure ; c'est toi qui es l'aîné, tu me remplaceras auprès de ta mère et de tes frères et sœurs, des plus petits surtout ; fais-en des honnêtes gens comme toi ; promets-moi cela et je mourrai content. »

Paul promit, et il était homme à tenir parole.

Deux semaines après la mort de son père, il avait vendu la forge et la maison du village pour s'établir avec toute la famille sur la grande ferme que son père lui avait léguée.

De son côté Julien avait courageusement



travaillé et, pendant les deux dernières années, il avait pu envoyer chaque mois un peu d'argent à sa mère. Mais une crise financière s'était déclarée, et le patron de Julien s'était vu obligé de réduire considérablement son commerce et de renvoyer plusieurs de ses employés. Julien chercha une autre place, mais la crise se faisait sentir partout, et chaque établissement avait plus d'employés qu'il ne lui en fallait. Que faire ? Chaque journée de retard compliquait la situation. Julien vint consulter sa mère et il fut décidé, après bien des larmes, qu'il irait tenter fortune aux États-Unis. Malheureusement, Paul, à cette époque, était en voyage ; s'il eût été là, les choses, en toute probabilité, se fussent passées autrement. Bref, Julien partit. Pendant une année, sa mère reçut régulièrement de ses nouvelles ; il ne prospérait pas, mais il était encore plein d'espoir. Sa dernière lettre était datée d'une ville du sud ; après cela, on n'eut plus aucune nouvelle, et tout le monde le crut mort. Seule, sa mère, en dépit de toutes les apparences, ne pouvait se résigner à croire à un si grand malheur.

Il y avait huit ans que Julien était parti. Un

soir de mars, sur les dix heures, Paul entendit frapper à sa porte. Il se leva et s'empessa d'aller ouvrir. En projetant au dehors le rayon de sa lampe, il aperçut, assis sur le perron, un homme mal vêtu et qui semblait brisé par l'âge et par la maladie. Il voulut l'interroger, mais l'étranger restait muet, il semblait paralysé. Paul le prit dans ses bras et le porta dans la cuisine où il le plaça dans une grande chaise près du poêle qui jetait encore une douce chaleur ; puis il lui fit avaler quelques gouttes d'eau-de-vie qui le ranimèrent un peu sans cependant lui rendre la parole. Peu à peu, néanmoins, l'étranger sembla s'éveiller de sa torpeur, sa pâleur devenait moins livide ; enfin, faisant un effort, il s'écria :

– Mon pauvre Paul !

– Julien ! s'écria à son tour Paul, est-ce bien toi !

Hélas ! oui, c'était le pauvre Julien qui arrivait dans cet état, pauvre, malade, brisé. Il n'avait pas voulu aller frapper à la porte de sa mère, de peur de lui faire éprouver un choc trop violent, dans la crainte aussi, peut-être, de trouver la maison vide.

Paul ne voulut pas, pour ce soir-là, l'interroger ; il vit qu'il avait besoin d'un repos immédiat. Il l'établit donc dans un bon lit et ne le quitta qu'après l'avoir vu profondément endormi.

Le lendemain, de très bonne heure, Paul alla prévenir la mère de Julien et, lorsque ce dernier s'éveilla, il trouva sa mère à son chevet.

Après les premiers épanchements, il raconta son histoire ; c'était, hélas ! l'histoire d'un grand nombre des nôtres. Incapable de trouver un travail lucratif, à cause de la guerre de sécession qui venait d'éclater entre le Nord et le Sud des États-Unis, il avait pris du service dans l'armée, et avait fait presque toute la campagne. Blessé dans un engagement, il avait été fait prisonnier et interné dans la terrible prison d'Andersonville, dont les horreurs, aujourd'hui même, ne sont pas encore oubliées. Il avait passé quatorze mois dans cet enfer où, chaque jour la faim, la soif, la misère et les privations de toutes sortes emportaient un prisonnier sur quatre. Il avait vécu comme les autres, – si cela s'appelle vivre, – dans des trous pratiqués dans le sol pour se garantir

des ardeurs insupportables du soleil pendant le jour, et de l'humidité glaciale qui tombait pendant la nuit. Pour toute nourriture, les prisonniers n'avaient, par jour, chacun, qu'un demiard de farine grossière de maïs ; ils étaient obligés de délayer cette farine dans des vases de glaise sèche, qu'ils fabriquaient eux-mêmes et n'avaient pour la cuire que les rayons du soleil. Pour boire, ils prenaient l'eau d'un petit ruisseau qui passait dans le milieu de leur enclos et qui servait en même temps d'égout !

Enfin, au bout de quatorze mois, comme nous venons de le voir, la proclamation de la paix avait permis à Julien de sortir de ce lieu épouvantable. Il avait été conduit dans un hôpital où il avait passé six mois, et où on lui avait donné de l'argent après sa guérison, pour lui permettre de se rendre jusqu'à la frontière. De là, il était venu à pied, mal vêtu, et par des chemins horribles, ce qui l'avait réduit de nouveau à un état de faiblesse extrême.

Mais, une fois transporté au logis de sa mère grâce aux bons soins de celle-ci et à l'amitié de

Paul qui se manifestait sous les formes les plus délicates, il se rétablit promptement, et dans les premiers jours de juin, il put, avec sa mère, aller faire d'assez longues promenades dans la campagne dont l'air pur contribuait beaucoup à le fortifier.

Au mois de juillet, il reçut du ministère de la guerre, de Washington, les arrérages de sa solde, pour tout le temps qu'il avait passé en captivité. Ce n'était pas une forte somme, environ trois cents dollars ; mais c'était, dans les circonstances actuelles, un secours précieux.

Julien avait maintenant vingt-six ans ; il lui fallait embrasser une carrière quelconque et se décider au plus tôt. C'est ici que les conseils et la bonne amitié de Paul vinrent encore à son secours.

Il y avait dans le voisinage, une assez bonne ferme qu'on pouvait obtenir à des conditions faciles, Paul conseilla à Julien de l'acheter.

— Crois-moi, lui dit-il, l'agriculture est toujours la carrière la plus sûre et la plus tranquille, sans compter qu'elle en est une des

plus honorables. Pour ce qui est de la somme nécessaire, tu possèdes déjà trois cents piastres, moi, je fournirai le reste que tu me rendras lorsque tes affaires seront dans un état plus prospère. Il est inutile de faire des objections, ajouta-t-il, en voyant que Julien ouvrait la bouche pour parler ; cette avance ne me gêne aucunement, et entre de vieux amis comme nous, tu comprends, la chose est toute naturelle. À moins, toutefois, que tu ne te sentes aucun goût pour la culture...

Mais, au contraire, Julien avait trop vu le bonheur de son ami pour ne pas désirer embrasser un état dont il constatait chaque jour de plus en plus les bienfaisantes influences. Il n'avait pas d'objections à faire valoir sous ce rapport, et, puisque Paul lui offrait si généreusement de l'aider, il ne pouvait pas refuser ce secours sans blesser celui qui le mettait à sa disposition.

Tout fut donc décidé sur l'heure, et le vingt-neuf septembre, époque des mutations de biens-fonds à la campagne, – Julien et sa mère entraient en pleine possession de leur propriété.

Paul fut pour Julien un professeur qui enseignait autant d'exemple que de précepte, et aujourd'hui les deux amis sont deux des propriétaires les plus riches et les plus influents de leur paroisse. Ils ont chacun une nombreuse famille, et c'est un des enfants de Julien, – élève d'une de nos écoles normales, – qui m'a rapporté les faits que je viens de vous raconter.





# Table

Le voyageur .....	4
Les vingt sous de Gabrielle.....	45
Monsieur Saint-Georges .....	57
L'encan .....	70
Travail et talent .....	78
Les déceptions de Jacques .....	85
Le collier bleu de Mariette.....	106
Corinne.....	128
Jean-Louis .....	151
Paul et Julien.....	202



Cet ouvrage est le 69<sup>e</sup> publié  
dans la collection *Littérature québécoise*  
par la Bibliothèque électronique du Québec.

**La Bibliothèque électronique du Québec**  
est la propriété exclusive de  
Jean-Yves Dupuis.